7344

Rabut X 11 (4

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS.

T. IV.

De l'Imprimerie de C. F. PATRIS,
rue de la Colombe.

56 9142

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS;

PRÉCÉDÉ

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LES TROUBADOURS,

ET LES JEUX FLORAUX.

PAR M. LÉON DE LAMOTE.

O souvenir de la Patrie, combien vous avez de charmes pour un cœur sensible !

TOME IV.

PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

1808.

Digitized by Google

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS.

CHAPITRE PREMIER.

A la noblesse du sujet, au talent qui l'embellissait, à la voix qu'elle reconnut, Leonora ne douta point qu'elle n'eut entendu Clémence. Son cœur atroce battit d'une joie perfide, surtout en se rappelant la découverte qu'elle venait de faire, et par le secours de laquelle elle pourrait s'introduire dans le château pour en persécuter les

paisibles habitants. De son côté elle s'enveloppa dans son voile, afin de n'être point reconnue. Elle serait bien repartie sur l'heure, mais elle craignait d'élever des soupçons. Un paysan qui l'avait reçue la veille, arriva chez le concierge ; et se rappelant le costume de la devineresse, lui apprit l'habileté de cette femme. Sur-le-champ le bruit s'en répandit dans le château; chaque domestique vint à son tour la consulter. Impatientée de cette curiosité qui pourrait lui être dangereuse, elle refusa long-temps de faire parler le sort ; mais on l'y contraignit à force d'importunités. Le premier écuyer de Laurentio vint lui raconter cette aventure; celui-ci, charmé d'une rencontre qui servirait

à distraire Clémence ordonna qu'on fît venir la prétendue prophétesse. Leonora à cet ordre trembla ; puis se reposant sur son déguisement, elle voulut au contraire commencer à porter le trouble dans un lieu qu'elle détestait. On l'introduisit dans un riche salon ; en y entrant elle se prosterna jusqu'à terre, et se relevant elle croisa ses bras sur sa poitrine, et la tête baissée attendit en silence qu'on voulût l'interroger.

» Interprète des volontés célestes, lui dit Laurentio en riant, » parlez ; les astres qui roulent en » ce moment sur nos têtes, nous » sont-ils favorables ?

» La tempête n'est point éloignée, le lierre sera déjoint du

» jeune ormeau ; et le rocher au-
» près duquel ils croissent ensem-
» ble, sera lui-même arraché à sa
» base profonde.

Clémence à ce discours tres-saillit.

» Femme audacieuse, dit Lau-
» trec, dont l'âme cédait aux im-
» pressions de son siècle ; les mal-
» heurs doivent-ils nous accabler?

» Toujours un soleil pur a lui
» quand l'orage s'est dissipé ; mais
» lui-même à son tour il se voile
» du manteau de la nuit.

» Madame, lui dit Clémence
» d'une voix troublée, qui peut
» vous apprendre ainsi les évène-
» ments qui ne sont point encore?

» La puissance qui m'inspire
» ne me laisse rien ignorer ; je

» sais que les colombes ont fui
» le vautour ; mais l'oiseau intré-
» pide rôde autour de leur nid qu'il
» doit détruire.

» Arrêtez, lui cria Laurentio ; il
» est inutile que vous alliez plus
» loin ; émissaire de nos enne-
» mis, je m'assure de votre per-
» sonne. L'avenir est trop obscur
» pour en parler ; mais le passé
» vous est conuu, et à mon tour je
» prétends vous connaître.

» De quoi me soupçonnez-vous,
» seigneur, dit Leonora, qui vit
» qu'elle s'était trop avancée. Je
» ne suis qu'une pauvre femme,
» je sais que mon art est sans preu-
» ves certaines ; ainsi ne vous en
» prenez qu'au hasard si j'ai de-
» viné le secret de vos aventures.

» Non non, poursuivit Laurentio ; votre feinte humilité ne » m'en impose point ; je n'y vois » qu'une nouvelle preuve de votre adresse ; mais pourquoi nous » cacher vos traits ? faites-les paraître. »

Il dit, et sans donner à Leonora le temps de répondre, il lui arracha son voile. Le faux nez qu'elle portait tombe, et elle est reconnue. La surprise fut générale. Clémence se rapprocha de Lautrec, qui s'écria avec impétuosité : « Que » venez-vous faire ici, monstre que » nous détestons ? quels nouveaux » attentats méditez-vous ?

» Je ne pense point que je doive » vous les apprendre, lui répondit » Leonora avec tranquillité ; mais

» il vous est facile de les deviner ;
» vous pouvez maintenant y mettre
» un terme en m'arrachant une vie
» odieuse que je ne pourrai sup-
» porter sans l'espoir d'une écla-
» tante vengeance.

» Quoi ! même en notre pouvoir,
» lui dit Laurentio, vous osez nous
» parler ainsi !

» Je m'étonne, Laurentio, que
» tu ne connaisses point le caractère
» de tes compatriotes.

» Je doutais qu'ils pussent t'é-
» galer. Soldats, continua-t-il, con-
» duisez cette femme dans le don-
» jon de la tour ; veillez exacte-
» ment auprès d'elle ; votre vie
» nous répondra de sa sûreté. »

On amena la comtesse, qui leur jeta un regard sinistre en maudis-

sant tout bas son imprudence. Elle n'avait pu résister au plaisir d'épouvanter Clémence. Quand elle fut retirée, les trois amis tinrent conseil. Laurentio et Lautrec voulaient qu'elle fût soigneusement gardée.....

« Il faut, disait Varicléry, fermer » notre cœur à la voix d'une pitié » timide ; on ne rend point au tigre » sa liberté quand on a pu le surprendre, surtout au moment où » il préparait le carnage. Leonora » libre va renouer ses intrigues ; » nous serons toujours exposés à » quelques surprises dont notre vigilance aura peine à triompher. » D'ailleurs, ne suffit-il pas qu'elle » apprène à vos deux pères le lieu » où vous êtes ; ne redoutez-vous » point qu'ils n'emploient la force

» pour vous arracher de mes mains ?
» Nous nous défendrons sans doute,
» mais à la fin nous succomberons
» peut-être. Tout est évité en gar-
» dant Leonora ; nous sommes à
» couvert et des embûches et de
» la violence. Le ciel, je n'en
» doute point, a voulu préparer sa
» punition en l'amenant au milieu
» de nous ; elle est notre prison-
» nière ; qu'elle la soit long-temps !
» Faudrait-il que les méchants
» eussent le droit de tout entre-
» prendre, et que les cœurs ver-
» tueux n'eussent point celui d'user
» de justes représailles ? Toute la
» vie de Leonora sera employée à
» vous persécuter. Qu'une prison
» perpétuelle vous en délivre ! »
Clémence voulait qu'on renvoyât la

comtesse ; elle espérait que ce bienfait toucherait son âme. On discuta quelque temps ; enfin, il fut résolu que l'on attendrait le retour du comte Isaure, pour rendre à Leonora une liberté dont elle ne manquerait point d'abuser.

La nuit étant avancée, on alla se livrer au sommeil. Le lendemain Laurentio monta à la tour ; il trouva Leonora assise sur son lit. A l'aspect de Laurentio, elle se leva et lui sourit avec fureur. Madame, » lui dit le vertueux Italien, je » viens vous apprendre votre sort. » Vous ne serez libre qu'après qu'un » hymen indissoluble aura uni Clé- » mence et Lautrec.

» Tu fais bien, Laurentio, de « t'assurer de ma personne ; sois

» sûr que je travaillerai toujours à
» te perdre. Le sort que tu me des-
» tines est celui que je te prépare
» si jamais tu tombes en mon pou-
» voir.

» O Leonora, rien ne pourra-t-il
» changer ton cœur?

» Il est né pour la rage, et je
» m'abandonne à mon destin. L'a-
» mour est un monstre dans ce
» cœur que tu abhorres. Il pourrait
» y devenir vertueux s'il eût été
récompensé. Adieu, éloigne-toi,
ta vue me fatigue. Déjà je me se-
rais donné la mort, si je n'avais
point l'espérance de vous rendre
au centuple tout le mal que vous
m'avez fait. »

Elle dit. Laurentio, plaignant l'ex-
ès de sa fureur, se retire, et la

laisse implorer la Vengeance, qui descendit à sa voix, enveloppée d'un nuage sanglant.

Laurentio, victime de sa générosité, déguisait avec soin la flamme qui le dévorait. Par grandeur d'âme il avait cédé Clémence, mais il n'avait pu éteindre son amour. Il voyait sans cesse devant ses yeux la femme qu'il aima ; il la voyait prodiguant à un autre les marques de sa tendresse. Lui-même on le traitait en ami chéri ; les caresses innocentes dont le comblait Clémence, alimentaient son délire. Souvent, lorsque l'ombre paisible invitait au repos, lui ; s'arrachant d'un lit où le sommeil ne venait point le trouver, il allait errer dans ses jardins, et là, dans le silence de la nuit, il s'occupait de

Clémence ; il s'accusait de perfidie ; il se détestait, et il ne savait point guérir sa pénible blessure. Quand les vents troublaient le calme de l'atmosphère, quand les carreaux célestes grondaient, répercutés par les échos voisins, il courait s'asseoir sur un rocher escarpé, d'où il aimait à jouir des convulsions de la nature, qui s'accordaient avec l'état de son cœur. Ce cœur souffrant, mais vertueux, ne conçut jamais de coupables pensées ; il invoquait la mort ; elle était, selon lui, le seul refuge où il pût espérer de retrouver une tranquillité qui le fuyait. Souvent il essayait les secours de la mélodie. « Ah ! disait-il, au printemps de mon âge, quelle sombre langueur pèse sur mon âme ! En proie à un

désespoir dont je ne prévois point le terme, ma raison qui s'affaiblit cède au morne poison d'une affreuse mélancolie. L'avenir m'épouvante ; je vois s'écouler dans les pleurs et dans les remords ces instants précieux de la jeunesse ; vainement, pour me distraire, ma main lassée cherche à tirer des sons d'une harpe muète : le noble instrument est sans voix ; les cordes sonores ne rendent plus aucun son, et mon génie mourant reste sans force et sans flamme. Quel dieu irrité contre moi se plaît ainsi à m'accabler ? Laurentio, secoue son joug ; il est trop affreux ; appèle la raison, l'amitié ; que ces déesses protectrices vièment à ton secours ; qu'elles arrachent de ton cœur le trait qui le déchire, et que

le repos devienne le prix de la vertu. »

D'autres fois il exprimait sa douleur dans une romance touchante.

ROMANCE DE LAURENTIO.

Douce et puissante mélodie,
O viens, ô viens à mon secours !
Trop long-temps ma verve engourdie
Interrompit son noble cours;
L'amour qui de toi me sépare,
Dans mes sens, commande en vainqueur :
Accours, et que ta voix répare
Tout le mal qu'il fait à mon cœur.

Sainte amitié, charme de l'âme,
Consolatrice du malheur,
L'infortuné qui te réclame,
T'ose confier sa douleur.
L'ardent amour qui me dévore,
Après lui traîne le remords,
Et nul prestige ne colore
Les feux des plus brûlants transports.

Où fuir ? dans mon âme embrasée
Se croisent mille sentiments ;
Ma raison succombe écrasée
Sous le poids affreux des tourments.
Le crime hideux et coupable
Se presse en fureur sur mes pas :
Ah ! dans ce moment redoutable,
Amitié, ne me quitte pas!

Mais pendant que l'ombre tranquille
Aux mortels donne le repos,
O lyre et sonore et facile,
Par tes accords suspens mes maux:
Que la Gloire et ses nobles charmes
Règnent dans ce cœur abattu ;
Que je vive libre d'alarmes,
Sous le voile de la vertu.

« Oui, se disait-il, je dois fuir ; arrachons-nous d'un lieu où je dois craindre de perdre ma vertu. La

France m'appèle. Les Troubadours du nord n'ont point encore connu leur rival. Les seuls Jongleurs ont porté dans Paris et sur les rivages de la Loire le nom de Laurentio. Amour de la renommée, viens dans mon âme combattre ton rival ; qu'il soit vaincu, et que je puisse me réjouir de sa défaite ; emprunte le secours de l'amitié, ce noble sentiment que je trahis, et qui m'accable de ses remords vengeurs. »

Ainsi disait Laurentio. Tandis qu'au fonds de sa prison Leonora n'invoquait que sa rage, Clémence et Lautrec s'appercevaient de la sombre tristesse qui pesait sur leur ami, mais ils n'en devinaient pas la cause. Ils cherchaient à rappeler auprès de Varicléry la gaîté qui sem-

blait l'avoir fui. Leurs soins, loin de le consoler, l'attristaient davantage. Il vit qu'il ne pouvait plus long-temps soutenir des combats intérieurs toujours renaissants et toujours plus cruels; il se décida à partir. Il annonça sa résolution aux amants surpris. « Alphonse, Clé-
» mence, leur dit-il, il faut que
» je m'éloigne; je veux encore tra-
» vailler pour vous. Clémence,
» votre père ne revient point; je
» veux aller le trouver, lui parler
» de sa fille, et obtenir son pardon.
» Noble ami, lui répondit Clé-
» mence, que ne vous devons-nous
» pas; mais avez-vous bien réfléchi
» à la démarche que vous voulez
» faire? Si vous partez, je ne puis
» demeurer seule avec Lautrec. Il

faudra qu'il s'éloigne aussi ; alors que deviendrai-je ? Ah ! cher Laurentio, ne nous quittez point ; vous nous êtes nécessaire. Nous ne pouvons vivre sans vous. » utrec joignit ses instances à celles : son amie. Varicléry leur résis- it, lorsque l'évasion de Leonora nt suspendre ses projets.

Le gardien auquel elle était con- ée, fut séduit par les promesses u'elle lui fit, et par la vue des bi- ux précieux qu'on avait eu l'im- rudence de lui laisser. Comme on 'allait jamais la visiter, le geolier nagina que l'on serait long-temps s'appercevoir de sa fuite ; mais raignant pour lui la colère de Lau- entio, il résolut de s'éloigner avec lle. Il lui fit revêtir des habits de

paysan, et un soir, pendant que les paysans du hameau voisin étaient venus rendre hommage à leur suzerain, la comtesse se glissa parmi eux, et sortit sans être reconnue. Le geolier l'accompagna ; ils prirent une route détournée qui descendait sur le revers de la montagne ; mais avant d'être hors de péril, le perfide gardien reçut le chatiment qui lui était dû ; une pierre se détacha sous son pied ; il perdit son à plomb, et faisant de vains efforts pour se retenir, il roula de rocher en rocher : son corps sanglant finit par se précipiter dans un abîme. Leonora, loin de le plaindre, se réjouit d'un événement qui la délivrait d'un complice qui lui était inutile ; elle se précautionna contre le même

accident, et parvint à gagner Revel sans rencontrer de nouveaux obstacles. De là elle partit promptement, et reparut au château de Montlaur lorsque Archambaud n'espérait plus la revoir. « Leonora, » lui dit-il, d'où venez-vous? Votre » amour s'est-il éteint? voyez-vous sans colère que Lautrec et » Clémence nous échappent pour » toujours?

» Archambaud, je suis toujours » la même; je viens vous apporter » le bonheur; triomphons! J'ai » retrouvé le couple odieux dont » nous voulons le malheur. » Alors elle lui raconta ses aventures.

« Que prétendez-vous faire, lui » dit Montlaur, quand elle eut » achevé son récit?

» Il faut, dit-elle, enlever Clé-
» mence, la remettre sous votre
» pouvoir, et la contraindre à céder
» à votre tendresse. Il faut surtout
» les séparer. Un hasard heureux
» m'a fait découvrir une route pour
» m'introduire dans le château ;
» ainsi, quelle que soit leur vigi-
» lance, nous saurons la mettre en
» défaut.

» Je prétends vous accompagner
» dans votre expédition, dit Ar-
» chambaud ; je veux ravir moi-
» même Clémence à l'amant qui
» espère la posséder.

» Non, Seigneur, lui dit Leo-
» nora qui avait ses desseins secrets,
» ne venez point. Si le sort nous
» trahissait, qui se chargerait du
» soin de nous venger ? Restez, et

» si je succombe dans l'entreprise » que je projète, accourez armé de » feux, et, sous les débris de leurs » châteaux, qu'alors périssent ceux » dont le bonheur fait notre sup- » plice. » Archambaud céda aux instances de la comtesse; elle lui demanda de lui prêter ses soldats; il lui dit qu'elle n'avait qu'à les choisir elle-même.

L'écuyer d'Archambaud, parmi ceux qu'il désigna, ne manqua point de nommer le baron d'Alberti, qui desirait de surveiller Leonora. Revêtu d'une armure commune, il se présenta devant elle; il n'en fut point reconnu. Elle apprit, à lui et à ses compagnons, quelle entreprise on confiait à leur courage et à leur adresse, et quelles récompenses

devaient payer leur succès. Tous promirent une fidélité sans bornes, et, sous la conduite de Leonora, l'on se mit en marche. Elle divisa sa troupe en divers pelotons, qui tous devaient se rendre à l'entrée de la caverne qu'elle leur désigna : ainsi, le crime actif allait fondre sur l'innocence et lui faire verser des pleurs.

Le lendemain, la disparition du geolier révéla celle de la comtesse. Laurentio ne s'occupa plus que du soin de se défendre. Le pont-levis fut constamment levé ; les sentinelles ne quittèrent plus le faîte des tours. On se prépara à soutenir une attaque que l'on croyait être prochaine. Clémence pleurait, elle se représentait Lautrec et Laurentio expirant

peut-être pour elle. Elle leur demanda à fuir, et à aller bien loin du Languedoc chercher un nouvel asile. Ils ne purent y consentir, ne doutant point que déjà leurs démarches ne fussent observées, et sachant que dans leurs murs ils pouvaient mieux confondre les moyens que l'on emploierait contre eux. Pendant trois jours ils furent continuellement sous les armes; mais voyant que rien ne paraissait, ils commencèrent à croire que l'on retarderait à les combattre.

Leonora arriva avec la nuit dans la caverne. Successivement, les douze hommes qui composaient sa suite vinrent se ranger auprès d'elle. On alluma des torches, et tous suivirent la comtesse dans les détours

de l'escalier ténébreux. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la porte de fer qui avait arrêté Leonora, lorsqu'elle avait fait la découverte de ce passage inconnu de Laurentio. Là on s'arrêta. On employa le secours d'une lime ; la porte ainsi attaquée tomba de ses gonds, et les soldats entrèrent dans les jardins du château. Leonora avait eu soin de se faire enseigner, par son geolier, la position de la chambre de Clémence; elle alla la reconnaître. La nuit, depuis une heure, à peine voilait les cieux ; Clémence venait de la chapelle, où elle avait fait sa prière au pied de l'autel de la Vierge; elle ouvrit une fenêtre, et, charmée de la beauté de la soirée, elle voulut descendre dans le jardin. Elle

cède à cette funeste envie, et va, sans s'en douter, se mettre elle-même au pouvoir de sa criminelle ennemie. Dès que Leonora l'eut vue, elle ordonna à sa suite de s'éloigner, voulant, disait-elle, épier les mouvements de la fille d'Isaure. Tous obéirent et rentrèrent dans le souterrain prêts à reparaître au premier signal. Mais Alberti, qui la devinait, loin de suivre ses compagnons, se perdit à travers les arbres, et surveilla lui-même la comtesse, non point par pitié pour Clémence, mais afin que Leonora ne demeurât point sans rivale. Il ne desirait lui que la mort de Lautrec.

Clémence suivit une allée agréablement ornée des plus beaux arbres fruitiers. Là, pendant le jour,

le pêcher délicieux, conquête des croisés (1), étalait ses fruits savoureux. Le prunier bigarré, étonné de croître loin des plaines de Damas (2), le figuier aux larges feuilles, formaient des berceaux autour desquels serpentait la vigne tortueuse parée de ses grappes vermeilles. Au bout de cette allée, une fontaine, conduite par les secrets de l'art sur le haut d'un rocher naturel, tombait en cascade, et puis arrêtant le cours de ses ondes écumantes, serpentait parmi les fleurs dont on avait embelli ses rives. C'est là que Clémence s'arrêta. Elle s'assit sur un banc de gazon adossé contre un myrte odoriférant. Elle contempla la magnificence du pavillon étoilé qui flottait sur sa tête; ce spec-

tacle imposant animant sa verve, elle chanta la Nuit.

LA NUIT.

Romance.

Compagne de l'amour ! ô nuit silencieuse,
Combien ta douce obscurité
Enchante quelquefois mon âme soucieuse,
Qui fuit une folle gaîté !
Tu verses la mélancolie,
Tu prêtes à l'amant un propice secours ;
A ses yeux, toujours embellie,
Il te préfère au roi des jours.

Au bout de l'horizon, sur son trône d'albâtre,
S'assied la Lune au front d'argent ;
Ses feux sont réfléchis, et sur l'onde bleuâtre,
Et sur le nuage changeant :
Près d'elle la troupe voltige
Des songes imposteurs, fils légers du sommeil ;
Leur coupe épanche le prestige
Et les sucs du pavot vermeil.

Alors tout est tranquille, et la Nuit taciturne
Règne en silence dans les airs,
Tandis qu'à ses côtés, seul, le hibou nocturne
Trouble la paix de l'univers,
Heure redoutée et terrible !
C'est alors, qu'échappant au calme des tombeaux,
S'élance le fantôme horrible,
Couvert de funèbres lambeaux.

O toi, dont le pouvoir a créé la nature,
Dieu tout puissant, veille sur nous !
Tu sais qu'en ce moment, le crime et le parjure
Nous menacent de leur courroux,
Tu dois secourir l'innocence.
Voici l'instant propice aux desseins des méchants.
Accours armé de la vengeance,
Punir leurs coupables penchants.

Clémence chanta encore une autre hymne, qu'inspiraient ses sentimens religieux. Elle implorait l'assistance du Très-haut. La dignité du sujet, le calme solemnel de la nuit, tout donnait à ses vers une majesté qui ne pouvait être l'apanage que du génie et de la vertu.

CHAPITRE II.

Ses accents harmonieux firent descendre la compassion dans l'âme d'Alberti ; celle de Leonora y fut insensible ; elle ne voyait que la perfection de Clémence, et combien elle méritait la tendresse de Lautrec. » C'en est trop, dit-elle » à voix basse ; il est temps de » me délivrer d'une rivale aussi » dangereuse ; frappons, tout me » favorise. » Elle s'arme d'un poignard qu'elle avait caché sous son vêtement; elle approche... Soudain son bras est arrêté : furieuse, elle se retourne..... elle a reconnu Al-

berti ! ! « Arrête, lui dit-il à voix » basse ; cette fille céleste ne peut » être ta victime ; je la défendrai » contre ta rage, Leonora ; ta vie, » celle de Lautrec, sont attachées » à la sienne. » Léonora, immobile, contemplait Alberti ; ses dents se choquaient avec violence ; elle éprouvait les tourments de l'enfer ; sa vengeance était supendue. » Quel dieu ennemi, lui dit-elle, t'a » conduit auprès de moi ? Alberti, » ne trembles-tu pas d'aimer une » femme capable de se porter à » de tels excès ? que me deman- » des-tu, et de quoi oses-tu me » menacer ? tu veux sauver Clé- » mence, et les jours de Lautrec » te répondent des siens ! Eh quoi ! » les noirs esprits de l'abyme t'au-

» raient-ils envoyée pour me punir
» déjà ! Clémence sera en mon
» pouvoir, et elle verra encore la
» lumière ! Non, tu ne peux l'exi-
» ger ; qu'elle périsse, dussé-je
» tomber ensuite sur son corps
» sanglant.

» Leonora, je te le répète, Clé-
» mence, est sous ma garde, j'en
» réponds à Archambaud ; sans me
» faire connaître sous mon véri-
» table nom, j'ai su lui inspirer de
» justes craintes sur ta conduite. Il
» m'a ordonné de te surveiller, et
» tes satellites ont ordre de m'obéir
» toutes les fois que je les comman-
» derai.

» Je cède : si Clémence ne peut
» mourir, du moins sera-t-elle mal-
» heureuse, et j'en aurai quel-

qu'ombre de joie. » Elle dit, et jète, par dessus les buissons, le poignard qui brillait dans sa main, elle s'éloigna précipitamment pour aller appeler les soldats, tandis que Alberti restait auprès de Clémence. Celle-ci, après avoir terminé ses romances, demeura quelque temps plongée dans ses rêveries.

La scène que nous venons de décrire avait eu lieu avec rapidité. Au bout de quelques minutes, Clémence se leva ; elle revenait vers le château, quand Alberti s'élance et lui barre le passage. Elle pousse un cri ; il s'avance vers elle, et lui posant son épée sur le sein, il lui ordonne de se taire. Leonora revient ; Clémence la reconnaît à

la faible clarté des étoiles ; elle court embrasser ses genoux en lui demandant grâce. « La mort ou nous » suivre, lui répond sa féroce ennemie. » Clémence alors tombe dans un entier anéantissement ; Alberti la prend dans ses bras, et, chargé de ce fardeau, il rentre dans le souterrain, dont on referme soigneusement la porte. On descendit l'escalier avec rapidité. Leonora insultait à Clémence qui ne pouvait l'entendre. Sans lui donner le temps de reprendre ses sens, elle est placée sur le cheval d'Alberti, et la troupe, joyeuse de la réussite de l'expédition, s'abandonne à l'espoir d'une forte récompense. Pour Leonora, elle s'occupait à chercher les moyens d'éloigner le baron, et

d'accomplir la vengeance qui, selon elle, restait suspendue. On courut jusqu'au château de Montlaur ; arrivés au bas des remparts, on sonna du cor. Le pont-levis se baisse ; Archambaud accourt, et reçoit avec une féroce joie Clémence qui ne cessait de sangloter, et d'implorer la protection que le ciel lui refusait.

Lautrec, ne voyant pas rentrer Clémence, sortit pour la chercher. Ne la trouvant point, il parcourut les allées du parc en l'appelant à haute voix ; mais Clémence ne pouvait lui répondre. En marchant, son pied heurta contre un objet sur lequel brillait un rayon de la lune ; il se baisse, il saisit le poignard que Leonora avait jeté. Cette vue le trouble ; il revient au châ-

u , il court vers Laurentio ; ce-
-ci le voit rentrer pâle, les che-
ux hérissés, tous les traits de
figure renversés, et un fer à la
ain. « Lautrec ! lui dit-il. »
» Laurentio , Clémence m'est
ravie, elle ne répond point à
mes cris, et vois cet acier qui
peut-être me prédit un événe-
ment encore plus funeste. » Lau-
ntio frémit. Sur-le-champ on
onne le beffroi ; ses soldats s'as-
emblent, les deux amis se hâtent
e poursuivre les ravisseurs de Clé-
nence qu'ils espèrent atteindre.
On ne pouvait deviner par quel
moyen ils s'étaient introduits dans
Rochefort ; les créneaux étaient
gardés, et les clefs des portes étaient
chez Varicléry. On prit la route de

Montlaur, ne doutant point que ce ne fût dans ces murs que l'on eût conduit Clémence ; mais les ravisseurs ayant plusieurs heures d'avance, on ne put les atteindre. Quand Lautrec et son ami parurent devant la demeure d'Archambaud, ils en trouvèrent tous les passages gardés. Ils demandèrent à parler à Archambaud ; on leur répondit que depuis deux jours il avait quitté Montlaur, en se dirigeant vers le Roussillon, où il allait combattre les Espagnols, avec qui la guerre s'était renouvelée. N'étant point assez nombreux pour tenter de s'emparer de la forteresse, ils furent contraints de se retirer. Le désespéré Lautrec voulait se donner la mort ; Varicléry l'engagea

à modérer ses transports, et à vivre pour arracher Clémence des mains de ses persécuteurs. Il engagea Alphonse à aller se jeter aux pieds de son père, à l'attendrir et se concerter ensemble. Lautrec suivit ce conseil, et accompagné de Varicléry, il continua sa route vers Toulouse.

Le marquis de Lautrec, malgré son orgueil, chérissait tendrement son fils. Depuis qu'Alphonse avait disparu, il n'avait pu goûter un jour de repos, craignant toujours pour la vie de ce fils qu'il redemandait au ciel. Depuis long-temps il portait pour lui le pardon dans son cœur. Laurentio parut le premier ; à son aspect le marquis courut à lui. « Comte, lui dit-il, où

est Alphonse ? ce discours fit voir à Laurentio qu'il n'avait point eu tort, d'espérer que Lautrec ne serait point inexorable.

» Seigneur, lui répondit-il, » craignant votre colère, votre fils » s'était dérobé à vos regards ; aujourd'hui, accablé par le malheur, il revient vers vous, n'espérant plus le bonheur que des » caresses et de la protection d'un » père.

» Ah ! Laurentio, qu'il se hâte » de paraître ; j'ai tout oublié, je » brûle de le presser sur mon » cœur.

» Non, mon père, souffrez qu'il » tombe à vos pieds, s'écria » Alphonse, en se précipitant dans » la salle.

» Alphonse ! mon fils ! quel
» moment heureux ! il efface bien
» des mois de peine.

» Mon père, mon tendre père,
» combien votre accueil me rend
» coupable ! et combien cette bon-
» té m'accuse plus que les justes
» éclats de votre colère !

» Pourquoi si long-temps m'a-
» abandonner, Lautrec ?..... mais
» non, je n'ai point de reproches
» à te faire ; je ne dois me livrer
» qu'au plaisir de te voir. » Ainsi dans les plus doux épanchements se passa cette entrevue. Alphonse, encouragé par l'accueil de son père, lui raconta toutes ses aventures, et surtout la dernière dans le plus grand détail.

Le marquis, dans ce moment

d'hilarité, partagea la douleur de son fils ; il lui promit de l'aider dans ses recherches, et, vaincu par ses prières, il s'engagea, au retour d'Isaure, à faire toutes les démarches qui ne dégraderaient point sa dignité, pour se rapprocher du père de Clémence. » Mais, » mon fils, lui dit-il, hâte-toi de » retrouver ton amie, car l'hon- » neur t'appèle de nouveau. Les » Espagnols, enflés de leurs suc- » cès dans l'Italie, veulent atta- » quer le Languedoc ; tu ne pour- » ras rester dans l'oisiveté, tan- » dis que tes jeunes compagnons » combattront pour la gloire de la » France.

» Non, sans doute, mon père, » je ne veux point me reposer sur

» quelques lauriers que la fortune
» me fit cueillir par delà les Alpes ;
» votre fils, l'amant de Clémence,
» doit toujours être digne de vous
» deux ; un guerrier sans re-
» nommée ne saurait vous appar-
» tenir ni mériter sa tendresse :
» mais il faut que je la retrouve ; et
» l'amour satisfait une fois, je vole
» où me guidera la victoire. »

La nouvelle du retour d'Alphonse se répandit promptement ; tous ses amis s'empressèrent de venir l'embrasser. Il était chéri de tous ceux qui pouvaient le connaître ; on revit avec plaisir le magnanime Laurentio, grand de toutes les vertus. Laurentio en secret peut-être plus qu'Alphonse, frémissait de l'enlèvement de Clémence.

L'amour qu'il portait toujours à cette fille céleste, lui faisait souffrir impatiemment d'en être séparé. Il l'avait cédée à Lautrec, mais nul autre téméraire n'eût pu être le tranquille possesseur de celle qui inspirait les nombreux Troubadours.

Alberti, en arrivant chez Archambaud, se confondit dans la foule; Leonora ne le perdit point de vue, et lui demanda un moment d'entretien. Il la refusa, n'ayant, dit-il, rien à démêler avec elle, puisqu'elle dédaignait sa tendresse. Montlaur tint aux soldats ce qu'il leur avait promis. Clémence fut conduite dans une chambre intérieure, où elle fut laissée, s'obstinant à ne vouloir point parler, et

refusant toute nourriture. Alberti saisit le moment où Leonora, vaincue par la fatigue, se retira pour se reposer. Il s'approcha de Montlaur, et lui confiant son nom et sa naissance, il lui dit de veiller sur Clémence, et surtout de craindre pour elle la vindicative comtesse. Archambaud, effrayé du danger que son amante avait couru, et n'ayant plus besoin de Leonora, voulut la contraindre à quitter son château. Alberti lui dit d'attendre jusqu'au lendemain. Archambaud le lui promit; mais il fut sur-le-champ au lieu où reposait Clémence, et il plaça en sentinelle à la porte de sa chambre, quatre écuyers dont la fidélité lui était connue. Alberti, content du succès

de ses démarches, attendit le lendemain la réussite de la brouillerie qu'il fomentait entre Archambaud et la comtesse.

Au réveil de la comtesse, elle passa chez Archambaud pour se concerter de nouveau avec lui. Sa surprise fut extrême du froid accueil qu'il lui fit, elle qui croyait Montlaur animé de la plus vive reconnaissance. Son caractère emporté ne lui permit point cette fois de dissimuler; elle lui demanda vivement si quelqu'un avait cherché à élever un nuage entre eux deux, et comment il pouvait s'abandonner à de fâcheuses impressions, au moment où il voyait comme elle venait de le servir ?

« Je m'étonne, Madame, que

» vous ayiez oublié le myrte du
» jardin de Laurentio, et celui qui
» vous a arrêtée prête à vous souil-
» ler du plus beau sang.

» Ainsi, le lâche Alberti a donc
» trahi ce qu'il m'avait promis de
» me taire, et le perfide ose pré-
» tendre à ma main ?

» Leonora, laissez Alberti, et
» dites-moi comment vous pourrez
» justifier l'action cruelle qui vous
» est reprochée.

« Il sied bien vraiment à mon
» complice de me reprocher mes
» crimes ? Je vous fais horreur,
» parce que j'ai voulu répandre le
» sang de Clémence ; et de quelle
» manière flatteuse n'aurais-je point
» été traitée par vous, si je vous
» eusse rapporté la tête sanglante

» de Lautrec? Vous rougissez, Ar-
» chambaud; j'ai deviné vrai; vous
» n'avez point encore acquis le
» degré de force nécessaire pour
» cacher, à des yeux tels que les
» miens, vos plus secrètes pensées.
» Je vois à découvert le fond de
» votre cœur. Vous êtes ingrat;
» mais, ainsi que Lautrec se ré-
» pentira de m'avoir refusé sa ten-
» dresse, ainsi vous vous repen-
» tirez de m'avoir témoigné votre
» ingratitude.

» Madame, dit Archambaud ir-
» rité de ses menaces, ne me con-
» fondez point avec vous. Oui sans
» doute, j'aime Clémence; mais je
» ne donnerais point la mort à son
» amant, s'il était désarmé et sans
» défense.

» Eh bien ! que ne vas-tu donc
» l'attaquer en champ clos ? mais
» tu crains sa vaillance ; Lautrec,
» brave et généreux, intimide des
» âmes pareilles à la tienne. Vante-
» toi de respecter les guerriers sans
» défense, et oublie alors, dans
» ces instants de magnanimité, le
» jeune Léon et les sombres souter-
» rains de ton château. Pourquoi
» rougir de nouveau ? Pouvais-tu
» espérer de me voiler ta conduite ?
» Lorsque j'ai voulu m'associer à
» toi, je me suis informée si tu mé-
» ritais ma confiance ; l'on m'a ap-
» pris tes crimes, et j'ai vu que nous
» étions faits l'un pour l'autre.

» Sortez de mon château, femme
» audacieuse, et craignez que m'a-
» bandonnant à un juste courroux....

» Que d'autres tremblent, Mont-
» laur ; je ne saurais craindre que
» la vertu ; le vice ne peut m'épou-
» vanter. Tu veux me bannir ! Im-
» prudent, ne sais-tu pas combien
» je te suis nécessaire ? Sans moi
» peux-tu te flatter de réussir ? Ah !
» si je n'avais point besoin de ton
» aide, tu serais déjà puni de ton
» insolente menace.

» Sortez, vous dis-je ; vous me
» faites trembler pour Clémence ;
» je crois toujours vous voir armée
» du fatal poignard.

» Adieu ; pèse bien mes dernières
» paroles ; tu veux la guerre, tu
» l'auras, mais sanglante, mais im-
» placable. Clémence sera à toi ;
» mais tremble, malheureux, sa
» possession t'attirera une foule de

» maux, au nombre et à l'excès » desquels tu connaîtras combien » il est inhabile d'insulter une femme » vindicative.

Leonora se retira ; elle fit appeler ses femmes, et partit sur-le-champ en éclatant en menaces contre Archambaud et contre Clémence. Elle arriva chez elle ; alors parut devant elle le baron d'Alberti, qui, le jour d'auparavant lui avait refusé un moment d'entretien. « Leonora, lui » dit-il, c'est à moi à qui vous devez » vous en prendre des insultes de » Montlaur.

» Alberti, lui répondit la com- » tesse, je ne saurais vous en vou- » loir. Vous n'êtes point coupable, » mais cet insensé qui pense pou- » voir me traiter sans ménagement,

» croyant que désormais je lui de-
» venais inutile, c'est celui-là au-
» quel il en coûtera cher; je sais sa
» conduite et le crime affreux qu'il
» a voulu cacher au jour. Quand il
» en sera temps je dévoilerai tout.
» Quel moment pour moi ! Époux
» de Clémence, il s'abandonnera à
» la joie ; alors, comme un ton-
» nerre vengeur, je fondrai sur lui;
» je l'écraserai ; il sera dévoué à
» l'exécration publique, et sur Clé-
» mence réjaillira son infamie.

» Je vous reconnais, comtesse
» de Rosaldo, vous êtes toujours la
» même ; pourquoi faut-il que votre
» cœur impétueux soit enflammé
» pour un Français? Ce n'est point
» à cette nation que vous devez
» vous allier; votre patrie vous ré-

» clame ; là seulement vous devez
» trouver un époux digne de vous.
» Alberti, le sort en est jeté ;
» Lautrec sera uni à moi par des
» liens indissolubles.
» Et vous osez me l'apprendre
» avec ce calme !
» Je ne vous redoute point.
» Mais si, à mon tour, ce Lau-
» trec, qui vous est si cher, je l'im-
» molais à mon amour méconnu !
» Ma mort sur-le-champ suivrait
» la sienne ; vous devez assez me
» connaître pour me juger capable
» d'exécuter ce dont je vous me-
» nace.
» Leonora, je tremble ; oui, je
» vous connais ; je sais jusqu'où
» peut vous porter l'excès de votre
» passion, mais je ne puis aussi vous

» dire à quel point la mienne peut » s'arrêter.

Il dit, et se sépara de Leonora. Ces divers contre-temps animaient sa colère. Elle frémissait à la vue des obstacles sans nombre qui s'élevaient de toutes parts autour d'elle. Archambaud l'indignait, et elle redoutait le baron ; jugeant son âme par la sienne, elle tremblait du danger auquel Lautrec était exposé ; elle comprit la nécessité de redoubler de précautions, et de ne rien négliger pour réussir dans tout ce qu'elle avait entrepris. Elle dépêcha un courier au comte Isaure, qui ne se hâtait point de quitter Paris ; elle chargea le courier d'une lettre qui devait exciter Isaure contre le marquis ; elle lui mandait que sa pré-

sence était nécessaire à Toulouse, et qu'Archambaud voulait conclure au plus tôt son hymen avec Clémence renfermée dans son château. Après avoir terminé cette affaire, elle voulut prévenir Lautrec contre les embûches du baron ; elle le fit prier de se rendre chez elle, ayant à lui communiquer des choses de la plus haute importance. Lautrec, en recevant ce message, tressaillit ; il se hâta d'en faire part à Laurentio, qui lui conseilla d'aller trouver la comtesse. « Peut-être, dit-il, pour-» ras-tu apprendre d'elle le sort de » Clémence. » Cet espoir décida Lautrec ; il prit son épée et suivit le guide.

CHAPITRE III.

« Avancez, Lautrec, lui dit Leo-
» nora en l'appercevant ; prenez
» un siège et daignez m'écouter.
» Un mot, madame; où est Clé-
» mence ?
» Hors de votre pouvoir ; croyez
» moi, Alphonse, cessez de vous
» occuper d'elle, elle est perdue
» pour vous.
» Qu'entends-je, que me dites-
» vous, cruelle? est-ce pour déchi-
» rer mon cœur que vous m'avez
» fait appeler?
» C'est pour sauver votre vie.
» Et que m'importe ma vie, si

» je dois la traîner loin de mon
» amante

» Homme peu généreux, ne ces-
» serez-vous point de retourner
» le poignard dans ma blessure?

» Leonora, que tout soit oublié;
» reprenez une générosité que l'a-
» mour seul sans doute a pu bannir
» de votre âme: rendez-moi Clé-
» mence, et comptez sur une ami-
» tié bien préférable aux feux des
» passions qui vous dévorent.

» Odieux Lautrec! en vain tu
» cherches à m'attendrir. Qui, moi,
» je remettrais Clémence dans tes
» bras! Je consentirais à un bon-
» heur qui serait mon supplice!
» non, soyez tous malheureux puis-
» que je le suis, et que seule je ne
» verse point des larmes.

» Eh bien! puisque insensible à
» mes prières vous vous refusez aux
» vœux d'un infortuné, accablez-le;
» dévoilez-lui le sens des funestes
» paroles que vous venez de pro-
» noncer ; et dites-lui pourquoi
» Clémence lui est ravie.

» N'espère point obtenir de moi
» un mot qui mettrait fin à ton in-
» certitude ; pleure ton amante ,
» mais ignore son sort. Il est affreux ;
» le tien doit être plus déplorable
» encore, quand tu connaîtras ce
» qu'aujourd'hui je veux te cacher.

» Adieu donc, Leonora, je me
» croirais coupable en prolongeant
» avec vous une entrevue dont Clé-
» mence ne serait pas l'objet.

» Arrête, Alphonse, ta vie est

» menacée ; un lâche assassin pré-
» tend te la ravir.

» Que me dites-vous ? Oui, le
» ciel est compatissant, il permet
» que je meure quand tout espoir
» de bonheur m'est enlevé ; je vole
» avec joie au devant du fer de mon
» ennemi.

» Lautrec, quel est votre délire ?
» quoi, vous abandonnez ainsi votre
» vie !

» Oui, je l'abandonne sans regret.

» Vous ne chercherez point à vous
» défendre ?

» Je ne veux que la mort ; qu'elle
» descende à ma voix, et sans re-
» tard frappe ma tête !

» Lautrec, je t'en conjure, con-
» serve des jours qui me sont si
» chers ; conserve-les pour ton père

» pour tes amis, pour ta patrie,
» conserve-les même pour Clé-
» mence ; et garde, malgré ma fu-
» reur qui doit t'épouvanter, l'es-
» poir de la revoir et de l'emporter
» sur moi.

» Acheve, Leonora ; tu marches
» maintenant dans un noble chemin ;
» je suis sensible à l'intérêt que
» tu me portes, mets y le comble.

» N'achève point, tu me rends
» tous mes transports. Oui, tu as per-
» du Clémence ; meurs, Alphonse,
» avant que je consente à vous
» réunir.

» Je vais me retirer, Leonora,
» mais je dois vous prévenir que
» l'autorité supérieure va s'armer
» en ma faveur ; les lois sont justes,
» tremblez de les provoquer.

» Lautrec, je te remercie de ton
» avis ; mais les lois ne frappent
» jamais les coupables qui me res-
» semblent ; je saurai leur échapper.
» Mais, je te le répète encore, crains
» le moment où je serai réduite au
» dernier désespoir.

» Je me confie dans le secours
» du ciel ; il ne trompa jamais
» quand on eut recours à lui. »

Lautrec, en achevant, s'éloigna toujours plus incertain ; et Leonora contente de l'avoir instruit du danger qui le menaçait, ne fut point insensible au plaisir de l'avoir effrayé sur le sort de Clémence.

Clémence ignorait le lieu où on l'avait conduite ; elle voyait bien qu'elle était sous la puissance d'Archambaud, mais elle ne savait point

si c'était à Montlaur ou à Toulouse. Son effroi, son évanouissement, l'avaient empêchée de reconnaître les environs; elle refusa long-temps les aliments qui lui furent présentés, mais enfin la nature vaincue céda à ses impérieux besoins; elle prit ce qui lui fut nécessaire pour soutenir une vie, que ne pouvait plus embellir le bonheur au front orné de roses. Archambaud, malgré son impatience, retarda de deux jours la visite qu'il voulait faire à sa belle prisonnière. Il lui laissa le temps de se reposer. Lui-même il s'occupait à déjouer les projets de Leonora, dont il redoutait la réussite. Un confident lui était nécessaire; il ne savait lequel choisir. Vivement épris de Clémence, il voulait défen-

dre ses jours, il tremblait de la confier aux soins d'un mercenaire, aisé à corrompre. Une pensée heureuse lui inspira le dessein de tout avouer au Troubadour Adelmar; il connaissait la confiance de la fille d'Isaure pour ce chantre célèbre; il espéra que, s'il pouvait l'intéresser en sa faveur, Adelmar lui rendrait les meilleurs offices, et que Clémence lui saurait gré à lui-même, de lui avoir permis de revoir un tel ami.

Il fit prier Adelmar, qui était alors au château de Mauremont, de venir à Montlaur où sa présence était nécéssaire. Le Troubadour sur-le-champ quitta une fête dont il faisait les délices, et se rendit chez Archambaud. Dès qu'il fut arrivé,

l'amant de Clémence le fit passer dans la chapelle de Montlaur ; sur l'autel on avait allumé les flambeaux ; le livre sacré des saints Evangiles était ouvert. Adelmar étonné en demanda la cause. » Seigneur, lui dit Archambaud, jurez » devant Dieu de ne point révéler » ce que je vais vous confier, et de » ne point me tromper.

» Archambaud, il est inutile que » le nom de Dieu soit employé, la » parole d'Adelmar suffit; croyez-» moi, jeune homme, ayons plus de » respect pour les choses saintes.

» Non, fameux Troubadour, je » ne serai content qu'après vous » avoir vu faire le serment redou-» table.

» Puisque vous l'exigez, et que

» d'ailleurs je puis vous être utile,
» oui, je jure de garder le secret que
« vous allez me confier, quel qu'il
» soit, et de ne point trahir votre
» confiance. »

Archambaud satisfait chercha dans un long préambule à excuser sa conduite. Le Troubadour, immobile et les yeux baissés, ne lui donna aucune marque d'approbation dont il pût se prévaloir. Il fallut enfin en venir à la confidence promise : en hésitant, Archambaud lui apprit qu'il avait Clémence renfermée dans son château ; qu'une femme dangereuse menaçait les jours de cette fille accomplie, et que c'était pour veiller sur la beauté exposée à la haine de la perfidie qu'il l'avait fait mander. « Vous

» êtes coupable, lui dit Adelmar ;
» mais je vous rends grâces de m'a-
» voir choisi pour être le protec-
» teur de Clémence. Ce choix
» efface dans mon cœur une grande
» partie de vos fautes. Seigneur,
» peut-être un jour vous reconnaî-
» trez la fausseté de la route que je
» vous vois suivre.

» Brisons-là, sire Adelmar; j'aime
» Clémence, je crois mériter de
» son cœur un amour qu'elle me
» dénie. Son père a consenti à mes
» souhaits, et je me confie en mes
» droits, et en ma persévérance.

» Conduisez moi vers Clémence;
» que je la voye, et que l'amitié
» lui offre des consolations qui, je
» crois, lui sont bien nécessaires !

Les événements qui viènent de

se succéder avec rapidité ont tous porté l'empreinte d'un amour féroce ou vertueux ; maintenant que la méchanceté a réussi à séparer Clémence de son ami, on pourrait croire que ces deux amants, fatigués d'une résistance inutile, s'abandonneraient au sort qui les opprime ; mais non, les obstacles alimentent leur tendresse. Ils s'aiment d'autant plus, qu'on veut les désunir ; ils prènent de nouvelles forces des persécutions qu'on leur fait éprouver : Lautrec dissimulait même à Laurentio la pensée qu'il mûrissait dans son cœur. Il ne doutait point que son amante ne fût renfermée dans les murs du château de Montlaur ; il résolut de braver tous les périls,

et de pénétrer ces odieuses barrières. Il échappe avec la nuit; et sous le costume d'un simple écuyer, il va à la recherche de la beauté qui lui était chère.

En approchant du château, il abandonna son cheval, s'avança à pied, espérant de trouver quelque issue; mais partout des remparts inaccessibles s'opposaient à ses entreprises. Désespéré, il fit plusieurs fois le tour du fort; semblable au jeune oiseau auquel on a enlevé son amante, il rôde aux environs de la prison, formée d'un fer léger qui la renferme, en roucoulant son chant de douleur. Lautrec cependant ne se décourageait point. La lune, qui luisait au travers des sombres nuages, qui de temps à

autre voilait sa clarté, lui fit apper-cevoir un pan de mur, percé par les pierres qu'avaient autrefois lancées les machines de guerre. Soudain sans balancer il se dépouille de l'armure pesante dont le poids aurait pu l'embarrasser; il la joint en faisceau, s'approche des bords du fossé profond, et d'un bras vigoureux la lance sur l'autre bord. Alors il se jète à la nage, et aborde au pied de la muraille. Là, revêtant son armure, il essaye de gravir en employant le secours des brèches et des crevasses. Long-temps il ne put réussir; mais, se roidissant contre la difficulté, prenant même de nouvelles forces des obstacles qu'il avait à surmonter, il fit tant, qu'enfin il atteignit le sommet du

rempart. L'astre paisible à la pâle lumière, voulant être favorable à Lautrec, s'enveloppa en entier des vapeurs épaisses qui environnaient son disque échancré. Alphonse suivit la terrasse en avançant avec précaution, de peur d'être surpris par la sentinelle voisine. Il trouva bientôt une descente qui le conduisit dans l'intérieur du jardin; il se cacha sous les ombres des allées; et, semblable au fantôme silencieux qui erre autour de sa sépulture, il glissait légèrement sur le gazon humide de la rosée. Il croyait que le plus difficile était fait; mais il vint à réfléchir qu'il ignorait en quel endroit était Clémence. Il se demanda comment il l'apprendrait: l'amour fut invoqué. Alphonse de

doutait point que ce Dieu sensible ne lui ménageât quelque favorable occasion ; il prit un instant de repos, et se prépara à poursuivre ses recherches.

Clémence, en entendant ouvrir la porte, s'attendit à voir paraître Archambaud. Quelle douce surprise remplaça sa crainte en reconnaissant Adelmar ! Elle courut à lui.

« Illustre Troubadour, lui dit-» elle, votre présence ne peut » m'annoncer rien de sinistre. A » quel Dieu favorable dois-je le » bonheur de vous voir dans ma » triste position ?

» — Ma fille, j'aime cette joie » que je vous inspire. Que je vou-» drais pouvoir l'augmenter, en

» vous apprenant votre délivrance!
» Cet instant heureux n'est point
» encore venu ; peut-être n'est-il
» pas loin ; je le desire, et je le
» demande au ciel, protecteur de
» l'innocence.

» — Comment avez-vous pu
» pénétrer dans cette prison où
» me retient le pouvoir le plus
» injuste ?

» — Archambaud lui-même a
» pris soin de m'en ouvrir l'entrée.
» Malgré ses défauts, il vous aime
» avec tendresse, et la crainte que
» lui inspirent les attentats de la
» comtesse de Rosaldo l'a décidé
» à vous confier à ma garde.

» — Cher Adelmar ! j'attends de
» vous ma délivrance.

» — Qu'il m'en coûte de vous

» refuser! Mais un serment sacré
» me lie; je l'ai fait sans y être
» contraint; je ne puis y manquer
» sans me rendre criminel aux yeux
» de Dieu et aux yeux des hommes.
» — Au moins ne me refuserez-
» vous point de m'apprendre où
» est Lautrec ?
» — Je l'ignore.
» — Hélas! m'aime-t-il encore,
» puisqu'il ne tente pas de m'arra-
» cher à cet affreux esclavage?
» — Gardez-vous de l'accuser,
» Clémence; sans doute que Lau-
» trec est toujours le même. Ah!
» n'allez point par des soupçons
» inutiles ajouter à vos souffrances.
» Cependant je dois vous prévenir
» qu'Archambaud prétend vous
» voir; croyez-moi, ne cherchez

» point à l'aigrir par vos refus.
» Dissimulez avec lui; on peut,
» sans lui donner quelque espé-
» rance, ne point la lui ravir du
» moins. Il vient; adieu, je me
» retire : son amour-propre ne
» souffre pas que je sois le témoin
» de votre entrevue. »

Archambaud, contre sa coutume, entra d'un air modeste, et salua Clémence avec respect. La fille d'Isaure se leva à son approche, et lui demanda avec douceur de quel droit il la retenait prisonnière.

« J'aurais de la peine à vous
» répondre, lui dit-il en souriant,
» car je crois mes justifications
» inutiles; elles ne vous convain-
» craient point de la justesse de
» mon droit.

» — Croyez-vous, Archambaud,
» que la violence puisse me plaire ?
» — Le temps, je l'espère, Ma-
» dame, vous fera peut-être ap-
» prouver ce qu'aujourd'hui vous
» regardez comme un crime.
» — Le temps, Seigneur, ne
» fera qu'ajouter au ressentiment
» que m'inspire votre conduite.
» Si vous desirez de m'attendrir,
» comme vous le dites, employez
» de plus doux moyens ; renvoyez-
» moi dans le palais de mes pères ;
» et là, loyal et galant chevalier,
» cherchez par vos soins, par votre
» tendresse respectueuse, à mériter
» un cœur qui toujours se révolta
» contre une injuste tyrannie.
» — Je n'attends, belle Clé-
» mence, pour vous rendre cette

» liberté, qui vous est si précieuse,
» que le retour d'un père à qui
» vous êtes toujours chère, malgré
» votre fuite qui l'a plongé dans un
» vif désespoir. Jusque-là je ne
» puis me priver du plaisir de vous
» posséder dans un château où vous
» devez commander en souveraine.
» D'ailleurs vous rendre la liberté
» serait vous faire un présent fu-
» neste ; Leonora a juré votre
» perte, et ce serait y courir que
» de vouloir rester seule, exposée
» aux entreprises de sa perfidie.

» — Je m'étonne, Seigneur, que
» vous ayiez rompu aussi vîte avec
» elle ; vous lui devez mon enlè-
» vement. Quoi! votre alliance a
» été détruite avec autant de rapi-

» dité? Avez-vous cessé de vous
» entendre ?

» — Belle Clémence ! je devine
» la raillerie de votre discours; je
» suis maintenant en butte aux
» traits de votre colère. Je me re-
» tire; il m'est si dur de ne pou-
» voir vous inspirer d'autres sen-
» timents.

» — Vous le pourriez sans peine.

» — Parlez, que dois-je faire ?

» — Soyez généreux.

» — Je ne puis l'être au dépens
» de mon bonheur. »

Il dit; et, posant un genou en terre, il voulut prendre la main de Clémence. Elle la retira avec vivacité; il soupira, et s'éloigna sans rien dire.

Clémence vit s'écouler deux

jours. Adelmar était sans cesse avec elle ; il lui parlait des divers objets qui pouvaient l'intéresser. Il lui disait, en causant de l'amour :

« Vous, qui desirez acquérir du » mérite, mettez en amour votre » cœur et votre espoir ; amour » porte aux belles actions ; il en- » gage à une conduite honnête, il » éloigne le chagrin, il inspire la » joie. Procéder frauduleusement » en amour, ce n'est point être » amoureux ; vous n'aimez point, » vous ne devez point être aimé ; » vous qui demandez à celle dont » votre cœur est épris des choses » que la vertu condamne. Quelque » ardent desir qui vous tourmente, » vous ne devez rien vouloir con- » tre l'honneur de votre dame.

» Amour n'est qu'une même vo-
» lonté avec l'objet aimé pour tout
» ce qui peut augmenter sa gloire :
» qui cherche autre chose dément
» le nom d'amour.

» L'amant loyal aime raisonna-
» blement ; sans trop se passionner,
» la raison s'éloigne également du
» trop et du trop peu. Telle est la
» voie que suivent les vrais amants;
» celui qui ne tient pas d'autre
» route, le Dieu le comblera de
» ses bienfaits ; mais quiconque
» s'en écarte est trompeur.

» Jamais il ne me prit envie de
» rien faire dont la belle à qui
» j'avais donné mon cœur pût être
» fâchée; nul plaisir ne pouvait
» me plaire si son honneur en eût
» reçu la moindre tache. Le sincère

» amant desire cent fois plus le
» bonheur de sa maîtresse que le
» sien. Les amants du temps passé
» ne cherchaient que la gloire de
» bien aimer ; jamais les belles
» n'eussent consenti à rien de mal-
» séant : ainsi les uns et les autres
» étaient pleins de mérite, n'aspi-
» rant tous qu'à l'honneur. Mais
» aujourd'hui la vertu tombe en
» décadence ; parce que, sans égard
» pour l'honneur, on ne recherche
» en amour que le plaisir.

» Jeunes beautés, disait-il aussi
» dans un sirvente, fuyez la co-
» quetterie ; son souffle impur flé-
» trit l'éclat de vos attraits. Vous
» êtes belles ; aimez avec sincérité,
» ou ne vous plaisez point à voiler
» votre indifférence. Soyez fran-

» ches; mais ne soyez point vo-
» lages; il vaut mieux ne point
» aimer que de trahir l'amant qui
» vous est fidèle. Choisissez avec
» attention, et ne changez point;
» vous seriez toujours accusées ou
» de légèreté, ou de peu de pré-
» caution. »

Clémence se plaisait à l'entendre; son cœur vertueux n'avait point besoin de pareils conseils; mais elle aimait la poésie et les accents du Troubadour aimable.

CHAPITRE VI.

Un jour elle pria Adelmar de lui raconter son histoire. « Vous me » l'avez promise depuis long-temps, » disait-elle; tenez votre parole, » mon esclavage me paraîtra moins » pénible en vous écoutant. »

» Je ne vous rappèlerai point, lui dit-il, la splendeur de ma race. Sortis du sang des compagnons de Pharamond, mes ancêtres régnèrent toujours en quelques lieux que le ciel eût dirigé leur course. Unis depuis long-temps par les nœuds les plus saints à la maison de Toulouse, ils avaient reçu un nouveau

lustre de cette auguste alliance; mon père, le puissant Odoard, avait reculé les bornes de ses états. Guerrier intrépide, ignorant le danger, bravant l'infortune, il s'était fait craindre depuis les rives où l'Ariège roule ses sables dorés jusqu'aux bords escarpés du Rhône impétueux. Par delà même les Hautes-Pyrénées les Catalans le redoutèrent.

» Bientôt un hymen approuvé par l'amour et par les convenances sociales vint ajouter à son bonheur; aimé de ses sujets, il en fut le modèle. Son épouse, plus aimable par ses rares qualités que par les attraits de son brillant apanage, lui donna un successeur; je naquis au sein de la prospérité pour être of-

fert en spectacle aux nations, pour donner un grand exemple des caprices cruels et bizarres d'un sort injuste. Victime d'un pouvoir supérieur, j'ai déjà par deux fois épuisé au printemps de ma vie la coupe amère des malheurs.

» Frère d'Odoard, le fier Roger souffrait impatiemment que les droits de la naissance l'eussent banni d'un trône où son ambition desirait s'asseoir; son cœur, insensible aux douces impressions de l'amitié, ne s'ouvrait qu'aux noirs sentiments de la haine. Révolté contre toute espèce de respect humain, il détestait son frère, par cela seul que tout semblait lui prescrire de le chérir. Fourbe adroit, il savait cacher avec art les projets

criminels qu'il enfantait sans cesse. Intrépide, mais féroce, il recherchait les combats avec ardeur, afin d'attirer sur lui les regards des chevaliers. Incrédule, on le voyait aux pieds des autels mendier par ses fausses prières l'attention publique; il pliait son orgueil jusqu'à recevoir sans murmure les reproches que lui adressaient quelques religieux plus zélés que prudents : rien ne coûte à un ambitieux ; il réunit dans les mêmes faisceaux les vertus et les crimes ; il les emploie également selon qu'ils peuvent lui être utiles. Il ne déteste pas davantage les uns, qu'il ne rougit en secret de ne point posséder les autres. Tel était ce comte Roger, première source de mes infortunes.

» Ma naissance redoubla sa rage; l'héritier légitime de son frère mettait entre lui et le trône une barrière difficile et éternelle. Il résolut de la briser. Pendant trois ans il mûrit ses exécrables projets : enfin l'occasion se présente, et il se hâte de la saisir. Odoard depuis longtemps était éloigné ; il combattait sous les ordres du roi de France, à l'autre extremité de ses états. Avant de partir il avait confié à son frère et sa couronne et sa famille. Le généreux Lothaire, compagnon et frère d'armes de mon père, fut par lui adjoint à Roger. Ce noble chevalier démêla la déloyauté de Roger à travers le voile dont celui-ci cherchait à la couvrir; il résolut d'en instruire Odoard, mais il ne

vit point ses craintes partagées : mon père ne pouvait croire à une trahison que son cœur repoussait. Il ne pressa point son retour ; mais la nouvelle de l'attaque de la ville capitale par des bandits catalans le fit accourir en diligence. Il eut beaucoup de peine à forcer les lignes ennemies ; il y parvient et vainqueur de ses adversaires, il rentre dans Saint-Gaudens, croyant avoir dissipé le danger. Ses sujets le reçurent avec transport, brûlant de venger l'honneur de leurs drapeaux ; sous ses ordres ils se promettaient la victoire. Lothaire n'avait pu les y conduire. Nouvel époux, il espérait que sa valeur illustrerait son hyménée ; mais une blessure profonde avait mis un frein à son courage. Ce

fut ce moment que Roger choisit pour être celui de l'exécution de ses infâmes attentats.

» Après une journée toute entière passée dans la joie, les tranquilles habitants de la cité se livraient aux charmes d'un sommeil réparateur. Transporté du plaisir de revoir sa jeune épouse, Odoard s'était endormi en souriant à mes innocentes caresses; le crime veillait. Actif, il espérait surprendre sa victime; mais le ciel, en envoyant les maux sur la terre, y envoya également l'amitié, cette partie de lui-même, pour contrebalancer par elle le pouvoir des sombres ennemis des mortels. Roger assemble ses satellites; il choisit l'instant favorable; une porte de la ville, con-

fiée à la garde d'un de ses amis, est livrée aux Catalans appelés par lui. Tout-à-coup au milieu du calme des ténèbres, des cris affreux retentissent ; la clarté des torches perce l'obscurité, les citoyens, les soldats surpris s'éveillent, et sans connaître encore tout le danger, s'abandonnent à la frayeur qu'inspire une attaque nocturne ; on part, on s'assemble, mais en tumulte et sans armes. Cependant quelques tourbillons de flamme resplendissent sur les édifices embrasés ; on y court : les amis, les gardes de mon père, fidèles à leur devoir, s'empressent de se rendre auprès de lui. Enveloppés de toutes parts, on les massacre : dans ce tumulte affreux Lothaire s'est levé ; par une porte

secrète, il entre dans le palais et vole vers Odoard. Il le trouva mettant son casque et se préparant au combat. Ma mère tremblante se vétit à la hâte, et me prenant dans ses bras se mit à implorer la céleste puissance. On la laissa au milieu de ses femmes; pendant une heure elle resta en proie à la plus pénible incertitude ; les cris de mort et de victoire se succédaient tour-à-tour: enfin elle voit accourir vers elle Lothaire, blessé de nouveau, se traînant avec peine, et peignant dans ses regards la fureur et le désespoir! » Fuyez, s'écria-t-il! fuyez, » princesse malheureuse ; vous n'a- » vez plus d'époux! la trahison l'em- » porte ; Roger, le barbare Roger » (malgré son déguisement je l'ai

» reconnu), lui a porté le coup » mortel : sauvez votre fils, et du » moins qu'il vive pour venger un » jour son père. » Il dit, et la prenant vivement par la main ; il la conduisit dans le jardin. En ce moment ma mère tendit toutes les facultés de son âme ; elle cessa de se plaindre, la vengeance l'anima, elle ne pleura point, mais elle s'occupa de me soustraire à la barbarie de mon oncle. Quatre chevaliers nous attendaient. Lothaire nous recommanda à leurs soins ; il couvrit de ses larmes mon jeune visage, et se sépara de nous. La comtesse Amélie ma mère voulut le presser de nous suivre. » Non, je ne le puis, » lui dit-il ; je dois rester, j'ai aussi » une fille et une épouse chéries. »

» Le tumulte redoublait; on ouvrit une porte masquée, et nous nous trouvâmes dans la campagne, éclairés par la lune dont l'éclat était presque effacé par celui de l'incendie. Nos guides voulurent d'abord s'enfoncer dans les Pyrénées, pour échapper aux premières poursuites. Amélie, hors d'état de les diriger, s'abandonna à leur zèle. Nous voyageâmes toute la nuit; vers le matin, nous fîmes halte dans un lieu sauvage. Un chevalier se détacha, et fut vers des pâtres, qu'il apperçut dans le lointain, chercher quelques provisions nécessaires pour ranimer nos forces épuisées. La comtesse accablée ne voulut rien prendre; elle ne cessait de pleurer et de demander vengeance. J'avais trois ans;

je n'avais pas bien compris le sens de la scène dont je venais d'être le témoin, mais je voyais ma mère pleurer, et je pleurai comme elle. La fatigue m'endormit. A mon réveil, je souris aux amis qui m'environnaient, et au nom de maman je joignis celui de mon père. « Tu » ne le verras plus, dit Amélie ; o » mon fils ! ce père, cet époux » adoré : un monstre nous en a » privés. Nous ne le verrons plus ! » il ne peut plus partager mon bon- » heur et tes jeux. Frère inhumain ! » que le ciel écrase ton front cou- » pable ; péris, mais n'attends point » le pardon de la bouche d'Amé- » lie. » La journée s'écoula ; avec la nuit nous reprîmes notre route. Le lendemain, arrivés auprès d'une

forêt, on s'arrêta; je voulus cueillir des fleurs, et j'entrai dans le bois : ma mère me suivait. Après nous être écartés de nos conducteurs, elle ne reconnut point la route qui devait nous rapprocher d'eux. Incertaine, elle ne savait de quel côté diriger sa course. Son désespoir n'eut plus de borne; elle se jeta sur la terre, et s'abandonna à son découragement. Soudain un bruit éloigné se fait entendre; son cœur palpite, elle suit la direction de ce bruit libérateur; elle approche..... O nouvelle douleur! elle apperçoit les quatre chevaliers couchés sur l'arène, et perdant leur sang à grands flots. Elle pousse un cri, et revient vers eux. Un seul respirait encore : « Ah! princesse, lui dit-il, quel sort

» a pu vous éloigner? Des Catalans,
» émissaires de Roger, étaient à
» notre poursuite; ils nous ont
» atteints. Ils nous ont demandé le
» lieu de votre retraite; nous avons
» refusé de l'apprendre; il a fallu
» combattre..... » Il n'avait point achevé qu'il expira. Amélie désolée rentra promptement dans la forêt, craignant que les assassins ne fussent dans les environs. Au comble des plus grands malheurs, de nouveaux malheurs apportent souvent des consolations par leur excès même. La comtesse Amélie l'éprouvait. Seule, sans appui, craignant pour sa vie et pour la mienne, abandonnée au milieu de cet immense univers, la veille sur un trône, et maintenant dans la plus profonde

misère, la perte de ses derniers protecteurs, qui devait abattre en entier son courage; tout servit au contraire à le relever.... Elle s'humilia devant la main qui la frappait; et plus calme après la prière, l'espoir, rayon émané de la divinité, descendit dans son cœur.

» Il fallait pourtant s'éloigner. Elle suivit le premier sentier qu'elle trouva ; il nous conduisit dans l'intérieur du bois. La nuit nous surprit avant d'avoir rencontré quelque chaumière; nous la passâmes sur le gazon ; et dès que l'aurore eut coloré les cimes des arbres, ma mère reprit sa route. Elle marchait difficilement, obligée de mesurer son pas sur le mien. Elle me portait quelquefois; alors, malgré ce far-

deau, elle allait plus vite. Après avoir marché de la sorte pendant trois jours, vivant des fruits sauvages que nous rencontrions, nous atteignîmes une bruyère habitée. Au pied des monts escarpés était un petit village; la comtesse allait s'efforcer d'y arriver, lorsqu'elle fit la rencontre d'un vieil hermite. Cet homme respectable s'arrêta surpris de voir une femme jeune et belle, magnifiquement vêtue, quoique sa robe eût été déchirée par les ronces, marcher seule avec un petit enfant. Ma mère à son tour le considéra; et bientôt, le reconnaissant: « Quoi, » dit-elle, Gérard a-t-il oublié la » comtesse Amélie? » A ce nom, le vieillard étonné: « Pardon, Ma- » dame; excusez votre vieux maî-

» tre : il ne s'attendait pas à vous
» revoir, et surtout en ce moment
» et dans cet état.

» Gérard, lui dit-elle, l'infortune
» a frappé ma tête. » Elle lui raconta ses malheurs. L'hermite, touché de compassion, se hâta de lui dire : « Suivez-moi, Princesse ; non
» loin de ce village, sur la croupe
» de ce rocher, s'élève l'hermitage
» où je fais chaque jour pénitence
» de mes fautes passées. Le Trou-
» badour n'est plus ; il a fait place
» à l'hermite pauvre et priant. Ve-
» nez, l'amitié vous offre un asile
» à l'abri duquel vous pourrez dé-
» fier la malice de vos ennemis. J'ai
» des retraites sûres, et jamais les
» habitants de ce bourg n'osent
» pénétrer dans l'intérieur de ma

» cabane. Là, vous attendrez des » temps plus heureux, que le ciel » vous prépare déjà. »

» Ma mère le suivit. Elle quitta ses vêtements pour en prendre de plus simples, conformes à sa nouvelle position. Gérard avait été autrefois son maître dans l'art des Trouvères. Gérard était fameux. Long-temps après, il me raconta son histoire, que je vous dirai quand le récit des événements me conduira à l'époque où il m'en fit confidence. L'expérience l'avait rendu prudent; il conseilla à ma mère de me cacher le rang d'où j'étais tombé, et de ne me l'apprendre que lorsque je serais d'âge à venger moi-même mon père. Amélie suivit cet avis. Je fus élevé sous le nom emprunté

Il chante son léger amour,
Sur une guitare légère :
Vive le joyeux Troubadour,
Qui sait chanter ensemble et plaire!

Le fer qui brille à son côté
Annonce sa haute vaillance;
Des belles il vainc la fierté.
Par sa valeur et sa constance.
On le voit servir tour-à-tour,
Le dieu Mars, l'enfant de Cythère :
Vive le joyeux Troubadour,
Qui sait combattre ensemble et plaire!

Fidèle à la douce amitié,
Comme à la brûlante tendresse;
L'ami toujours a la moitié
Du cœur qu'il donne à sa maîtresse.
Il est naïf et sans détour,
Sa bouche fut toujours sincère;
Vive le joyeux Troubadour,
Qui sait aimer ensemble et plaire!

J'apprenais à dompter un coursier; je traversais à la nage les torrents, enfants des neiges éternelles

dont les montagnes étaient couvertes ; je disputais aux jeunes pasteurs les prix du chant, de la danse, de la course et de la lutte. Je savais que mon âme appartenait à Dieu, mon bras à mon prince, et mon cœur à ma dame ; qu'il valait mieux mourir que de fausser sa parole. Gérard avait quelques manuscrits d'un ancien vieillard nommé Homère ; j'aimais à les lire. Le récit des combats portait le feu dans mes veines, et je soupirais après la renommée. J'atteignis ma seizième année. Mon cœur était muet, et les passions, ces flammes dévorantes, dormaient encore dans mes sens. Les jeunes filles du village partageaient mes jeux sans inspirer ma tendresse ; j'ignorais que je pouvais

plaire ou que je pouvais aimer. J'étais tranquille, et cependant je n'étais point content. Je souhaitais les combats ; mes desirs étaient vagues, mais j'en étais dévoré. Souvent je contemplais avec attendrissement l'épée rouillée du bon Gérard ; d'autres fois j'allais admirer, dans l'église voisine, les tombes des preux chevaliers : j'aimais leurs armes ; les bannières déchirées qui flottaient sur leurs statues, ces inscriptions qui rappelaient leur courage, tout enflammait le mien. La tristesse qui m'accablait ne fut point devinée par ma mère et par mon ami ; ils crurent que l'amour était la cause de mes peines, et ils essayèrent de me détourner de mes rêveries par l'impression de nouveaux objets.

« Tu es bien jeune, Adelmar, me » dit un jour Gérard, en m'apper- » cevant debout et immobile ; mais » chez toi la raison a devancé l'âge. » Je crois que l'on peut se confier » à toi, et je vais te conter mon » histoire : peut-être distraira-t-elle » les chagrins secrets dont tu te » plais à nous cacher la cause?

» Des chagrins, dis-tu? oh! je » n'en ai point. Parle cependant ; » je sens que je vais t'écouter avec » le plus vif intérêt.

» J'ai aimé..... Adelmar.

» Aimé, lui dis-je avec naïveté; » et qu'est-ce que c'est, Gérard?

» Mon fils, le récit que je vais » te faire pourra te l'apprendre, et » surtout te conseillera de l'éviter.

» Je fus jeune comme toi ;

j'étais beau alors; on se plaisait à m'écouter; les beautés du Languedoc et de la Provence ne pouvaient me voir sans éprouver au moins le desir d'être chantées par l'aimable Troubadour; ainsi l'on me nommait. Ma guitare résonnait sans cesse. Tantôt je composais un sirvente; tantôt, avec mon jongleur, nous répétions ensemble un tenson; d'autres fois je chantais, dans un laïs plaintif, les chevaliers morts dans la Terre-Sainte. Toujours applaudi, ma vie s'écoulait au sein du bonheur. Dans tous les châteaux on m'accueillait avec transport; à chaque cérémonie importante il fallait que je parusse. Les présents, les honneurs pleuvaient

sur moi. Mon repos était encore un bien cent fois plus précieux ; je m'en privai ; et depuis, mon existence orageuse n'a point vu un seul jour se lever sans m'apporter quelques peines. »

CHAPITRE V.

MADAME ALIX, comtesse d'Aros, me fit paraître pendant un repas qu'elle donnait à des seigneurs ses voisins : « Menestrel, me dit-elle, » tu as long-temps célébré les armes; » parle-nous de la tendresse.

» Eh! Madame, lui dis-je, quels » chants puis-je former, lorsqu'en- » core aucune beauté n'a voulu » essayer sur moi le pouvoir de ses » charmes?

» Voilà, Gérard, me répondit- » elle en riant, un beau sujet à » chanter : invite-les à se rendre à » ce dieu dont elles méconnaissent

» le pouvoir. » Je pris une harpe enrichie de pierres précieuses, présent du roi d'Arragon, et je chantai les paroles suivantes :

CONSEILS D'AMOUR.

Romance.

L'amour convient à la jeunesse,
Il faut jouir de ses attraits.
Laissons à la froide vieillesse,
L'indifférence et les regrets :
Que m'importe que la tempête
Doive un jour gronder sur mon cœur !
Quand le plaisir pare ma tête,
Des lis, des roses du bonheur.

Oui, c'est en vain que la sagesse
M'appèle à sa froide leçon,
Auprès d'une jeune maîtresse
Pourrai-je écouter la raison ?
Lorsqu'on veut au printemps de l'âge,
Mettre un frein aux desirs d'amour,
C'est vouloir d'un sombre nuage,
Ternir le matin d'un beau jour.

Jeunes beautés, tout vous invite
A jouir du temps qui s'enfuit;
Vos beaux jours s'échappent si vîte,
Et le repentir les poursuit.
Lorsque le soin de l'existence
Viendra peser sur vos plaisirs,
En perdant votre adolescence,
Vous n'en perdrez point les desirs.

Votre âge est celui du délire;
Alors tout enivre vos sens,
Alors, qu'amour vienne vous dire:
« Belles, profitez du printemps;
» Voyez lorsque la fleur nouvelle
» Compte à peine un premier matin,
» Le papillon, pour jouir d'elle,
» Ne remet pas au lendemain.

Ce chant fut couvert d'applaudissements. » Troubadour, me dit » Alix, vous ne devez plus désormais être en peine : les beautés » conseillées par vos vers ne pourront résister à vos douces paroles.

» J'accepte l'augure, lui dis-je.

» Mais, reprit-elle, comme on » va chercher à vous captiver, » prenez ces chaînes, et portez-les » comme un témoignage de la satis- » faction de la comtesse Alix. » Elle dit, et détache de son cou un magnifique collier de topaze au milieu duquel étincelaient cinq gros diamants; elle me força à l'accepter. Pendant que je chantais, mes yeux avaient fixé une jeune damoiselle, nommée Elphège de Montfaucon. Je veux te retracer son portrait; il est toujours présent à ma mémoire, et mon cœur glacé se réchauffe à ce souvenir. Elphège était charmante; sa taille souple et élancée lui donnait les grâces d'une nymphe légère; de grands yeux noirs à fleur

de tête, une belle peau, un ensemble agréable; de l'esprit sans minauderie, une candeur fruit précieux de la pureté de son âme; telle était Elphège. Bonne et douce, franche et point coquette, son extérieur me charma, ses qualités morales achevèrent ma défaite. Dès lors je cherchai à lui plaire. Chaque jour une nouvelle chanson la proclamait la plus belle et la plus vertueuse. Je portais la réputation de cette belle dans toute la France. Flattée de mon amour, et peut-être de mes chants, la charmante Elphège ne me disputa pas long-temps la victoire; son cœur ingénu aima, et ce fut avec ardeur. Au comble de mes souhaits, j'étais heureux; bientôt un doux hymen allait nous

unir; mais semblable à la neige d'avril que fond les premiers rayons du soleil, telle s'enfuit notre prospérité.

» Ermégénie, baronne de Saux, aimait et les Troubadours et leurs chants. Ma renommée lui donna le desir de me connaître; je la vis, et j'eus le malheur de lui plaire. Impétueuse dans ses passions, dès qu'elle eut connu l'attachement que m'inspirait Elphège, elle résolut de le rompre. La jalousie fut mise en œuvre; on chercha à m'inspirer des doutes sur la fidélité de mon amie. Je ne voulus d'abord rien croire; mais, malgré moi, je fus frappé de son changement. Elphège n'était plus la même. La froideur la plus complète remplaça la con-

fiance qu'elle m'avait témoignée jusqu'alors. Souvent je surprenais ses beaux yeux remplis de larmes. Hélas ! victime comme moi de la méchanceté, la jeune Montfaucon me croyait parjure. Un jour on vient m'avertir qu'il faut qu'à six heures du matin je me rende auprès de la chapelle de Notre-Dame de délivrance : que là, on doit me communiquer un important avis. Je fus inquiet tout le reste de la soirée. Elphège s'apperçut de mon agitation et m'en demanda la cause. Je ne voulus point la lui confier, craignant qu'elle ne soupçonnât que quelque beauté me donnait un rendez-vous ; j'éludai sa question, et je la quittai avec un empressement marqué. Le lendemain, je me hâtai

de me rendre au lieu assigné ; je fus surpris de n'y rencontrer qu'un page, qui, m'ayant apperçu, vint à moi, et me dit : « Seigneur Gé- » rard, mon maître desirait vous » parler, mais une affaire pressante » l'a forcé de s'éloigner. Il revien- » dra ce soir ; comme il ne vous » connaît point, il vous prie de » porter, afin qu'il puisse vous re- » connaître, cette écharpe dont il » vous fait don. » Sans réfléchir, je me parai du fatal présent. L'écharpe était feu et blanc, avec une riche broderie en perles et en rubis. Le page s'éloigna sans me donner le temps de lui demander le nom de son maître. Je parus devant El- phège ; à la vue de l'écharpe qui flottait sur mon habit ; elle perdit

connaissance. Ignorant la cause de son désespoir, je me pressai de la secourir, et j'entendis sortir de la bouche de mon amie le foudroyant arrêt qu'elle prononça de ne plus me revoir. Eperdu, je me jète à ses pieds, et les yeux mouillés de larmes amères, j'implore mon pardon, tout en demandant que l'on m'apprène mon crime. Emue par la vivacité de mes discours, Elphège allait s'expliquer, lorsqu'on annonça la baronne Ermégénie. Il fallut me contraindre, et m'emportant contre ce contre-temps fâcheux, je m'éloignai, ne pouvant soutenir dans l'agitation où j'étais une conversation suivie. J'espérais que le lendemain je pourrais parler à mon amante en secret; là, me

disculper et connaître à mon tour la cause affligeante de la rigueur avec laquelle j'étais traité. Je voulus la voir le soir même chez la baronne ; je m'y rendis, et je ne l'y trouvai point. Ermégénie me parut animée d'une joie excessive dont je cherchais à démêler le sujet. Elle me parla ; pendant son discours ses beaux yeux se fixèrent sur moi, brûlant du feu le plus doux. Elle ne prononça point le nom d'Elphège, et moi je croyais l'entendre répéter de toute part, tant il me semblait qu'il était naturel que l'on s'occupât toujours d'elle. On me pressa de chanter, je m'y refusai vivement, mon cœur n'était pas assez tranquille. Ce n'est point lorsque l'on souffre,

qu'on doit composer des chansons. La nuit me parut d'une longueur désespérante ; elle s'écoula enfin, et le jour m'apprit l'étendue de mes malheurs. Elphège n'était plus chez elle ; sur le soir elle était partie : et les gens de sa maison ignoraient la route qu'elle avait prise ; étonné, confondu d'un départ aussi prompt et aussi singulier, je ne savais que penser, lorsqu'un écuyer de la baronne vint de sa part me dire qu'elle souhaitait me parler.

» Je fus chez elle dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements sur la fuite d'Elphège ; je croyais qu'elle avait confié à Ermégénie le lieu de sa retraite. La baronne me fit asseoir, et me regardant

avec assurance : « Gérard, me dit-
» elle, vous savez qu'Elphège est
» partie ?

» Hélas ! oui, Madame, et mon
» cœur en est désespéré.

» Ignorez-vous la cause de ce
» départ ?

» Oui, je l'ignore.

» Eh bien ! je vais vous l'ap-
» prendre.

» C'est.....

» Votre inconstance.

» Puis-je vous croire, Madame ?
» Moi, inconstant ! Elphège, peut-
» elle me reprocher un sentiment
» aussi odieux ?

» A quoi vous sert de vous dé-
» fendre de bouche, beau et volage
» Troubadour, quand vos actions
» vous accusent.

» De grâce, Baronne, qu'ai-je
» fait? Quelles actions m'ont rendu
» coupable ? Quelle beauté m'a
» contraint à fausser mes serments?

» On ne sait point le nom de la
» femme qui vous captive, mais au
» moins vous ne pourrez nier que
» cette écharpe ne soit un de ses
» présents.

» Non, Madame, cette écharpe
» n'est point un don d'amour, je le
» tiens d'un inconnu, et je m'en
» dépouille devant vous, puis-
» qu'elle a pu donner de l'om-
» brage à la seule femme que je
» puisse aimer.

» Voilà déjà, Chevalier, que
» vous prenez tous les défauts d'un
» inconstant, poursuivit la Baronne
» avec un ton d'aigreur qu'elle dé-

» guisait mal, et dont je commen-
» çais à m'appercevoir. Vous me
» trompez ; puis-je croire que l'on
» accepte le présent d'un inconnu,
» et sur-tout qu'on le préfère aux
» dons faits par un objet que l'on
» prétend aimer.

» Dame châtelaine, ne me con-
» damnez point sans m'avoir en-
» tendu. Sans doute, je suis cou-
» pable, mais je ne le suis que par
» mon imprudence. J'aurais dû me
» méfier du mystère dont était en-
» touré le cadeau de cette écharpe
» que maintenant je foule aux
» pieds. »

» En achevant, je pris en effet cette parure que je détestais, et la jetant à terre, je marchai dessus. Mon action surprit la baronne, une

réflexion se présenta à sa pensée; elle résolut encore de dissimuler.

» J'approuve, me dit-elle, ce » que vous venez de faire, si cela » ne part point d'un cœur séduc- » teur. Maintenant, je me plais à » croire que de faux rapports au- » ront trompé votre Elphège; nous » chercherons à l'appaiser; mais » en attendant, écoutez-moi: vous » avez deux forts ennemis à com- » battre; le dépit et l'ambition. On » est parvenu à faire croire à la » beauté qui vous est chère, que » vous aimiez ailleurs; elle sa- » vait d'avance que vous deviez » recevoir une écharpe, mais elle » ne croyait point que vous osas- » siez vous en parer. La colère où » l'a mise cette vue, a décidé un

» départ qu'elle méditait depuis
» long-temps. Elle a pris le parti
» de se retirer dans un lieu inac-
» cessible à vos recherches, et là,
» suivant son projet, elle doit es-
» sayer d'oublier un infidèle. Vous
» dirai-je encore ce qui sert à vous
» perdre auprès d'elle; le duc de
» Foix soupire pour ses charmes,
» et la jeune Elphège, sans cesser
» de vous aimer, est flattée de l'a-
» mour qu'elle inspire à un prince
» puissant.

» Non, Madame, Elphège ne
» pense point ainsi; son âme a
» trop de loyauté et de délicatesse.

» Insensé Gérard, vous appren-
» drez trop tôt la vérité de ce que
» j'avance.

» Ah! je vous le demande à

» genoux, Madame, si vous avez
» pour moi quelques bontés, aidez-
» moi à triompher de la colère
» d'Elphège, et de la malice de
» nos ennemis communs.

» J'y consens, me dit-elle; don-
» nez-moi une lettre, Elphège la
» recevra; je voudrais pouvoir
» vous apprendre où elle s'est re-
» tirée, mais un serment solennel
» me le défend.

» Malgré mes soupçons sur le peu de sincérité d'Ermégénie, je lui remis l'écrit qu'elle me demandait; il resta sans réponse; plusieurs autres lettres eurent le même sort. Enfin, je reçois un jour cette lettre que je désirais avec tant d'impatience; mais combien mon attente fut trompée! La froideur, le mé-

pris, une indifférence à mes yeux, cent fois plus cruelle, défigurait cette lettre. Elphège me rendait mon cœur, elle reprenait le sien, et m'annonçait sans douleur la prochaine union qu'elle allait contracter. Je crus mourir; mais à mon tour le dépit parla dans mon âme. La baronne était belle; elle m'appelait dans ses fers; je m'y soumis, et je cherchai à l'aimer, tout en adorant encore ma maîtresse parjure.

» Quelque temps s'écoula; j'appris en frémissant le mariage d'Elphège et du prince mon rival. Ermogénie en témoigna une vive joie, et se hâta d'aller féliciter la nouvelle épousée. Je la suivis dans le dessein de confondre par ma pré-

sence Elphège, et de lui montrer en même temps que je n'avais point perdu au change. En nous revoyant nous rougîmes tous les deux. La baronne alors, nous prenant à part, nous dit : « Il est temps que je vous » réconcilie ; amants trahis, vous » vous aimez. J'ai intercepté vos » lettres ; moi seule ai tout fait. » J'aimais Gérard ; aujourd'hui je » le déteste, et je me venge de » votre amour en vous apprenant » une vérité qui fera votre supplice. » Elle dit, et s'éloigne. » Elphège et moi nous nous séparâmes en silence. Six mois après Elphège mourut en prononçant le nom de Gérard, et je vécus pour la pleurer sans cesse.

» Ainsi le bon hermite termina son

récit. Il ne fit point de réflexions ; il voulait que je les fisse moi-même. Mais trop jeune pour bien apprécier ce qu'il m'avait dit, il ne fit qu'intéresser ma sensibilité, et ne put prévenir mon cœur contre une séduction qui lui était en entier étrangère. Le seul desir de la gloire m'animait ; je ne me sentais point né pour la vie oisive que je menais. Mes chants me parurent sans charmes ; je n'y pouvais parler, ni de mon nom, ni de ma vaillance. Je résolus d'aller dans les combats, chercher cette renommée après laquelle je soupirais. D'abord je ne voulais point partir seul ; je voulais amener ma tendre mère et Gérard ; ensuite je me rappelai que l'âge de l'un et la faiblesse de l'autre

mettaient un obstacle à mes desirs ; mais en même temps je connaissais bien qu'Amélie ne consentirait point à se séparer de moi ; je craignais les pleurs, les défenses, et fils ingrat, ma résolution était prise, je voulais chercher les lauriers. Enfin je me décidai à profiter d'une nuit éclairée par une lune brillante. Je me lève avec précaution de mon lit ; je revêts ma tunique flottante, je pose sur ma tête un casque léger, qui convenait à mon âge (j'avais alors dix-huit ans); je ceignis mon épée, et prenant ma guitare je m'éloignai. Arrivé à la porte de l'hermitage, je m'arrêtai. Mille sentiments vinrent m'assaillir. Que vais-je faire ? partir ainsi sans recevoir la bénédiction d'une mère !

la plonger dans le désespoir! D'un autre côté, mon imagination me présentait le tableau brillant des honneurs qui conviennent aux guerriers courageux. Après avoir longtemps flotté irrésolu, ma jeunesse l'emporta; je rentrai et allai droit à la couche où reposait ma mère; elle rêvait; et toujours occupée de son fils, elle prononça mon nom; je soupirai, et me penchant j'effleurai son front de mes lèvres timides. Je fus ensuite auprès d'un châtaignier, arbre antique, aux pieds duquel elle avait accoutumé de faire sa prière. Sur l'écorce de l'arbre je gravai ces mots: « Ma mère, pardonne, je pars pour acquérir un renom; bientôt je reviendrai apporter à tes pieds les prix de mes

triomphes. Adieu, ma mère ; adieu Gérard. » Et je quittai sur le champ ces lieux paisibles, berceau de mon enfance. Pendant quelques mois, je voyageai au hasard. Partout je fus accueilli ; ma jeunesse plaidait en ma faveur. Mes chansons et mes romances fixèrent l'attention. Je chantais la guerre, les arts et la vertu; l'amour seul fut excepté, je ne le connaissais point; je n'aurais su comment le peindre. Plusieurs beautés cherchèrent à m'initier aux doux mystères; je repoussai avec indifférence leurs avances flatteuses, et je m'acquis auprès d'elles le surnom du Troubadour sans passion.

« Je croyais n'aimer jamais ; fier d'être nommé quelquefois au rang

des Trouvères célèbres, je m'imaginais que cette gloire devait me suffire. Fêté par les grands, je marchais leur égal, et mon cœur en secret me disait que j'étais né pour l'être. Après avoir parcouru la France occidentale, je me rapprochai de mon pays, dans le desir de revoir ma mère dont le souvenir ne me quittait point.

» J'arrivai à la cour du comte Roger; on m'apprit que ce prince, dévoré par de sombres chagrins, aimait les Troubadours, qui par leur concerts rendaient quelquefois la paix à son âme. Je le vis, je fus frappé de son air soucieux. La cour se ressentait de l'état de son maître : on y parlait peu d'amour, et beaucoup de combats. Je fus vu

avec intérêt. Le comte tressaillit en m'examinant, et il me demanda d'un ton d'inquiétude en quel lieu j'avais pris naissance. Ainsi que je l'avais dit toujours, quand on me l'avait démandé, je nommai l'Espagne et Valence. Il parut satisfait. M'ayant ensuite engagé à m'arrêter dans ses Etats, il me mena vers sa fille à laquelle il voulait me faire entendre. Je le suivis, je vis Louise et j'aimai. Il me fallut chanter; oh! comme je fus inspiré! il m'en souvient encore; la cour surprise m'admirait en silence; on n'osait parler, dans la crainte de perdre un seul de mes accents. Je louai cet amour que j'apprenais à connaître; je peignis le plaisir que je devinai, je vantai ses chaînes; et quel bon-

heur pour Adelmar ! Louise parut l'entendre. Les applaudissements furent unanimes. Je n'enviais que ceux de la jeune comtesse ; elle ne me les refusa point.

» Le comte, pendant que je récitais mon ouvrage, oublia ses chagrins. Reconnaissant d'un pareil service, il descendit de sa fierté, et me prenant par la main, me jura de m'accorder la première grâce que je lui demanderais. « Sire, lui dis-je, en » fléchissant le genou : il est une » faveur qu'Aldemar desire bien » vivement, il voudrait être armé » chevalier. » Gentil Troubadour, » me répondit-il, ne me dédirai point » de ma parole, et chevalier serez, » avant que la fin du jour prochain : » songez à faire cette nuit votre

» veille d'armes. » Joyeux d'avoir obtenu ma demande, je me préparai pour l'importante cérémonie qui eut lieu suivant les usages connus.

CHAPITRE VI.

« Chaque jour je voyais Louise, et chaque jour je sentais s'accroître mon amour; je n'osais encore lui parler de tendresse ; mes yeux seuls expliquaient le langage de mon cœur. Ceux de Louise, obstinément fixés vers la terre, semblaient se refuser à lire ce que je voulais lui apprendre. Mais au moins, si je ne l'entretenais pas directement de mon ardeur, mes chansons ne parlaient point d'autre chose. « Dieu charmant, m'écriai-je ! Il est si doux de suivre tes lois ; tout est né pour aimer. » - D'autres fois, apostro-

phant une beauté cruelle, je m'exprimais ainsi :

L'INDIFFÉRENCE.

Chanson.

Toi que l'amour forma pour plaire,
Toi dont il créa la beauté,
Faut-il toujours, froide et sévère,
T'armer d'une vaine fierté ?
Partage une flamme charmante,
Redoute le temps des regrets,
Pour demeurer indifférente,
A-t-on besoin de tant d'attraits ?

Non, cette folle indifférence
Ne t'offrira point le bonheur,
Les plaisirs craignent l'indolence,
L'indolence flétrit les cœurs ;
L'automne fut pour la sagesse,
Le sombre hiver peut refroidir,
Mais la saison de la tendresse,
A l'amour doit appartenir.

Si toujours satisfait de plaire,
Ton cœur refuse à s'enflammer,
Redoute la vive colère,
De celui qui sait tout charmer.
Alors, beauté trop inflexible,
Tu connaîtras ce dieu puissant,
Il saura te rendre sensible,
Pour un mortel indifférent.

» Louise aimait à m'entendre. L'amour qu'elle combattait finit enfin par la vaincre. Mes feux furent partagés ; je me crus heureux, je ne considérai point l'obstacle qui me séparait de mon amante, moi dont la naissance inconnue n'était point relevée par l'éclat des belles actions. Content d'aimer, content de plaire, mes pensées ne s'étendaient point au delà. Cependant la raison vint un instant m'éclairer ; je sentis le danger de ma position,

je voulus m'y arracher par la fuite.
« Tu veux partir, me disait Louise,
» ingrat Adelmar, où seras-tu mieux
» aimé ? — Je ne chercherai point
» une amante nouvelle, mais puis-je
» prétendre à votre main ? — Ami,
» permets-moi de te dire les couplets
» que m'a inspirés notre amour, et
» puis éloigne-toi, si tu l'oses. »

ROMANCE.

Eh ! que m'importe la naissance,
Doit-elle faire mon bonheur ?
Adelmar, ta douce constance
Me charme plus que ma grandeur.
Vainement une loi barbare
T'a défendu de m'obtenir ;
Quand la fortune nous sépare,
Un dieu plus fort veut nous unir.

Hélas ! cette fière noblesse,
Bien souvent a coûté des pleurs ;
L'amour méprise la richesse,
Et l'indigence a ses faveurs.

Oh ! tendre ami, je te préfère
A ces pompeux et vains éclats ;
Et j'aime mieux une chaumière,
Qu'un trône où tu ne serais pas.

Si ta naissance fut obscure,
Illustre-la par ta valeur ;
Les seuls titres dans la nature,
Sont ceux que mérite l'honneur.
A toi seul doit ta renommée :
Vole aux combats, et de retour,
Unis près de ta bien aimée
Les lauriers au myrte d'amour.

» Enchaîné par les preuves de la tendresse de Louise, je lui promis de rester près d'elle, et de la mériter. Bientôt il s'en présenta l'occasion.

» Roger, dont j'ai dépeint le caractère, avait aliéné le cœur de ses voisins. Plusieurs hauts barons lui déclarent la guerre ; il l'apprit, et

s'avança sans crainte. Je lui demandai l'honneur de servir sous ses bannières ; il me l'accorda. Il ne savait point perdre le temps ; sous peu de jours ses troupes furent équipées, et prêtes à soutenir le choc de es ennemis. Nous entrâmes en campagne. Je passerai sous silence le récit de plusieurs combats meurtriers, mais peu décisifs. Je vis de près cette guerre, qui de loin me semblait si brillante. Oh! comme mon cœur souffrait de maux affreux, suite assurée des conquêtes ! Nous fûmes vainqueurs, et presque toujours mon courage décida de la victoire. Les soldats aimaient que je les guidasse au combat. Mes chants belliqueux enflammaient leurs âmes, et mon glaive soutenait

leurs bataillons. Roger vit avec quelque plaisir cet enthousiasme général. Il avait descendu dans mon cœur, et il en avait découvert le secret. Il savait que j'aimais sa fille. Cet amour disproportionné ne l'alarmait point; tout au contraire il servait sa politique.

» Depuis long-temps ses sujets murmuraient; les seigneurs, ses vassaux, souffraient avec peine la dureté de son joug. Tous soupiraient après l'instant qui devait le rompre. Roger connaissait leurs intentions. Son active vigilance était occupée à éteindre dans le sang les nombreuses conspirations que l'on tramait sans cesse. Ses Etats, enviés des princes ses égaux, pouvaient dès son vivant même être partagés

Il lui fallait un appui dans l'époux de sa fille; mais où trouver ce époux tel qu'il le desirait ? Les prétendants de Louise étaient tous trop puissants ; ils auraient pu accabler leur beau-père. Mais moi, sans autre existence que celle qu'il voudrait me donner, chéri de son peuple et de ses troupes, je devais m'estimer trop heureux, en m'unissant à Louise, d'occuper après lui le second rang. Ma bravoure, ma loyauté lui étaient connues ; il fut sûr de ne point trouver en moi un ingrat. Mais, malgré les bienfaits dont il me comblait (j'ignorais encore son dernier projet), je sentais un sentiment secret et invincible qui m'éloignait de lui. La nature me prévenait ainsi contre l'assassin de

mon père. Ne pouvant alors me rendre un compte raisonnable de mon éloignement, je m'accusais d'ingratitude et je me croyais bien coupable, en aimant Louise, de ne point chérir son père.

» Les ennemis tentèrent un dernier effort. La bataille fut sanglante; nos soldats firent des prodiges de valeur : un instant ils faiblirent; alors me jetant au plus fort de la mêlée, par mon exemple je ranimai leur bravoure. La fuite des princes alliés, cinq drapeaux conquis par mon bras, et surtout la promesse solemnelle qui me fut faite par Roger sur le champ de bataille, de me donner sa fille ; tout cela, dis-je, me parut plus que suffisant, pour

payer les sept blessures dont j'achetai la victoire.

« Oui, jeune Adelmar, me dit » Roger, en m'embrassant, votre » vaillance, vos qualités; tout me » porte à vous accorder le prix le » plus flatteur auquel vous puissiez » prétendre. Je vous donne ma » fille. — Grand Dieu, lui dis-» je, étonné et plein de joie! que » dites-vous, sire Roger? De si » faibles services doivent-ils être » si haut recompensés? — Vos » exploits vous égalent à nos prin-» ces; et vous, fidèles sujets, voyez » si je ne me guide que d'après » les préjugés, qui vous excluent » du trône. Vous êtes tous mes » égaux, et je ne suis votre sou-» verain que par votre choix. » Il

dit, et les troupes lui applaudirent, tant est inné en l'homme cet amour de l'indépendante égalité ! Ce trait de politique de Roger lui gagna presque tous les cœurs de ses sujets.

» Nous revinmes victorieux dans la capitale. Je marchais à côté de lui. Sa fille nous vit ensemble ; elle vola pour embrasser son père, en jetant quelques regards sur moi. « Louise, lui dit Roger, je te ra-» mène un époux ; il a obtenu mon » choix, et Adelmar l'approuve. » Louise pâlit. Je lui dis : « Oh ! » mon amie, partage mon bonheur ! » je suis l'époux que l'on vous » donne. — Adelmar ! s'écria-t-elle, et les plus vives couleurs vinrent embellir son visage. Après nos premiers transports, nous deman-

dâmes au comte quelle époque il désignait pour notre union. Il dit huit jours, et nous crûmes que nous n'en verrions jamais le terme.

Pour charmer l'impatience de l'attente, je m'occupai des préparatifs d'un tournoi qui devait avoir lieu ce jour charmant. On le fit publier dans les villes voisines ; un grand nombre de chevaliers s'y rendit pour en être les témoins ou les acteurs. Sur un perron magnifique on plaça le portrait de Louise ; on devait jouter en son honneur le premier jour de la fête, et je devais être l'un des tenants. Cependant je voyais errer, dans la ville et dans les environs, des gens dont l'air et les manières piquaient ma curiosité. Le peuple, tout en m'applaudissant,

semblait avoir repris sa haine contre Roger. Les soldats murmuraient; et je fus sur le point de craindre une sédition. J'allai trouver le comte, et lui appris ce que je croyais pouvoir devenir dangereux. « Mon » cher Adelmar, me dit-il, nous » avons besoin de la plus grande » vigilance, vous et moi; nos enne- » mis sont les mêmes, et ils veu- » lent nous perdre. Déconcertons » leurs projets. Un surtout est à » craindre; téméraire et prudent, » il sait réunir ces deux sentiments » opposés. On le nomme Lothaire. » Il a servi sous mon frère, et il » voulut conspirer contre moi. Je » crus devoir, pour ma propre sû- » reté, m'assurer de sa personne: » depuis deux ans il a rompu ses

» chaînes ; dès lors il n'a cessé de
» me susciter mille entraves. Je
» fais épier sa course ; j'espère
» enfin que la justice me délivrera
» d'un sujet révolté contre le pou-
» voir légitime de ses maîtres.

» Sire, dis-je à Roger, où donc
» se cache cet insolent chevalier ?
» Que ne puis-je le découvrir, les
» armes à la main ; je vous en ven-
» gerais ! — Adelmar, redoutez
» l'adresse perfide du fourbe Lo-
» thaire ; vous ignorez l'art de ses
» ruses ; je crains qu'il ne cherche,
» s'il le peut, à vous prévenir
» contre moi. — Je doute qu'il y
» parvienne. Le père de Louise est
» trop sûr de m'inspirer un sincère
» attachement. » C'est ainsi que je

parlais alors à un monstre que je ne connaissais pas.

« Cependant les jours s'écoulèrent, et je vis lever celui qui devait éclairer notre union. Louise en rougissant se parait pour me suivre à l'autel. Je contemplais avec transport les charmes de celle que j'allais nommer mon épouse. Les jeunes seigneurs, déguisant sous une feinte amitié leur secrète jalousie, me félicitaient sur mon bonheur. Je le goûtais d'avance, lorsqu'on vint m'avertir qu'un chevalier inconnu, qui marchait la visière de son casque baissée, demandait à me parler. J'ordonnai qu'on le fît entrer dans la salle d'audience où je me rendis, curieux de connaître ce qu'il pouvait me vouloir. « Noble Adel-

» mar, me dit l'inconnu, dont la
» taille haute et la démarche fière
» commandaient le respect ; l'hon-
» neur parle-t-il dans votre âme ?
» — Chevalier, lui répondis-je,
» votre question m'étonne. —
» Adelmar, jeune et loyal Trouba-
» dour, vous avez eu un père. —
» Depuis long-temps le ciel l'a
» enlevé à mes caresses. — Sa
» mort vous est-elle connue ? —
» On me fit toujours un mystère des
» particularités de son trépas. —
» Voulez-vous me suivre ? et je
» vous les apprendrai. — Sans
» doute, Chevalier, tout en vous
» pique ma curiosité : le temps que
» vous avez choisi, vos discours,
» tout me surprend. — Suivez-moi
» donc ; non loin de ce palais est le

» lieu le plus propre à la confidence » importante que je veux vous » faire. » Il marcha, je le suivis en silence. Nous sortîmes du palais. Après avoir traversé plusieurs cours et quelques rues, nous arrivâmes à la porte de l'église où dans une heure je devais prononcer les serments d'un engagement éternel. Dans le parvis nous rencontrâmes un religieux, qui, après nous avoir salués en se prosternant, ouvrit une porte couverte de sculptures, et nous fit entrer dans l'enceinte du cloître du monastère.

La décoration de ce lieu me surprit ; les arcades à cintre aigu, d'une architecture gothique, étaient fermées par des fenêtres en vitraux coloriés, représentant des histoires

prises du vieux et du nouveau testament, ou plus particulièrement celle du saint fondateur. Contre la muraille opposée on avait placé un grand nombre de tombeaux; là se trouvaient rassemblés tous ceux des ancêtres de Roger. Sur le dernier, un guerrier, les mains jointes, élevait ses regards vers le ciel: un ange semblait lui parler, tenant dans ses mains des balances d'airain; il me parut représentant la justice. Sur la plaque de marbre qui recouvrait le cercueil, on avait gravé ces mots : CI GIT LE COMTE D'ODOARD. Nulle inscription flatteuse ne suivait le nom. On eût dit que l'on avait craint de rappeler des souvenirs. Je contemplais en silence cette tombe, lorsque je remarquai une

armure complète placée au haut des marches par lesquelles on montait au monument. Cette armure faussée en plusieurs endroits était tachée d'un sang noirci par le temps. Je me sentis ému, et me retournant vers le chevalier mon conducteur, dont le silence obstiné me frappait, je lui demandai pourquoi l'on m'avait conduit dans ce cloître, et que voulait-il m'apprendre ? Alors le religieux s'éloigna. « Adelmar, me dit le chevalier, vous » allez apprendre des mystères » d'horreur qui vont porter le dé- » sespoir dans votre âme sensible. » Odoard était frère de Roger ; Ro- » ger lui donna la mort, et vous » êtes appelé à venger le trépas d'un » héros qui succomba sous les coups » d'un assassin. »

» Arrêtez, lui dis-je en affectant
» un air calme, quoique mon cœur
» fût troublé ; vous allez trop loin,
» Chevalier ; est-ce au moment
» où je vais m'unir à la fille de
» Roger, lorsque lui-même me
» comble de bienfaits, que je puis
» croire à un discours dicté sans
» doute ou par l'ignorance, ou par
» la malice la plus noire ?

» Adelmar, si vous me connaïs-
» siez, si mon nom, environné de
» la gloire solide que donne une
» loyauté inattaquable, était par-
» venu jusqu'à vous, vous ne me
» témoigneriez pas des doutes qui
» m'outragent.

» Faites-vous donc connaître.
» Le brave attaque à découvert, et

» l'ombre enveloppe les pas du ca-
» lomniateur.

» Avez-vous entendu parler de
» Lothaire ?

» Oui.

» Eh bien ! il est devant vous.

» Traître, m'écriai-je, tu ne
» peux me tromper ; je connais ta
» haine pour Roger, et j'étais pré-
» venu des piéges que tu cherche-
» rais à me tendre.

» Oui, me dit-il en élevant la
» voix avec force, mon dessein a
» été de vous tendre un piége, mais
» terrible, tel qu'il doit vous coûter
» des larmes de sang. Faible Adel-
» mar, la nature est donc muète
» dans votre cœur. Voyons si, lors-
» que vous m'accusez de perfidie,
» vous pourriez répondre à ce que

» je vais vous faire voir. » Il monte rapidement les marches du mausolée, presse un bouton ; la plaque où était écrit *Ci gît le comte Odoard* s'ébranle, roule sur des gonds, et je vois ces mots : ADELMAR, JE FUS ASSASSINÉ PAR MON FRÈRE ROGER ; TU ES MON FILS, VENGE LA MORT DE TON PÈRE !

« O ciel ! m'écriai-je, si je ne suis » point trompé, écrasez ma tête » coupable. Odoard, Roger, Lo- » thaire, noms que confondent ma » fureur et ma tendresse, que vous » me faites de mal ! Lothaire, puis- » je vous croire, ne cherchez-vous » point à m'éblouir par un coupable » artifice ?

» Mon fils, me dit ce vénérable » guerrier, je sens que votre âme

» prévenue, et où l'amour parle
» contre moi, peut douter de mes
» discours; mais refuserez-vous de
» croire les témoins qui vont être
» offerts à vos yeux? »

Je regarde, pousse un cri, et m'élance dans les bras de ma mère, qui me presse contre son sein, et qui me baigne de ses larmes maternelles. A ses côtés était le vieux Gérard. Après que les premiers élans de ma surprise furent calmés, je lui demandai si je n'étais point le jouet du sort.

« Mon Adelmar, me dit cette
» mère chérie, oui, tu es né du
» brave Odoard; ce trône où règne
» Roger est ton apanage. Il faut,
» mon fils, il faut venger ton père,
» et reprendre un sceptre que le

» crime t'a ravi. Périsse Roger,
» et que ce soit de ta main ! »

» De ma main ! Quoi ! puis-je
» immoler celui qui donna le jour
» à Louise ?

» Il a massacré ton père ; il voulut
» aussi attenter à ta vie. La fuite te
» sauva de sa fureur.

» Non, je ne pourrai jamais vous
» obéir.

» Fils sans courage, pour obtenir
» la main de ton amante, livre ta
» mère, livre tes amis au scélérat
» qui a causé notre perte commune.
» Adelmar ! vois-tu cette armure
» sanglante ? Elle fut portée par ton
» père. Vois-tu ce fer ? Il lui perça
» le sein. Tu frémis ; ton corps
» tremble ; l'honneur sans doute
» reprend son empire. Prends-le,

» ce fer ; qu'il serve à punir Roger ,
» et que le sang dont tu dois l'i-
» nonder efface le sang paternel qui
» le couvre. Mon fils , jure dans les
» bras de ta mère que tu rempliras
» ton devoir. »

Emporté par une voix impérieuse qui fit taire l'amour, je m'agenouillai aux pieds de la tombe, qui me devenait sacrée, et là je fis le serment qui m'était demandé. O Clémence ! qu'elle fut solemnelle la scène que je viens de vous décrire ! Le jour perçant à peine au travers des sombres vitraux, l'éclairait faiblement. Ces nobles amis , cette mère , ce tombeau auguste , tout porta l'enthousiasme dans mon cœur ; la tendresse y était morte ; la nature parla seule. A l'instant où

je prononçai le serment, on crut entendre gémir les voûtes de l'édifice ; il nous sembla que le mausolée avait tremblé, et un instant nous crûmes voir la statue d'Odoard s'animer et jeter sur moi un regard de satisfaction. Nous tombâmes à genoux, et après une fervente prière : « Ma mère, lui dis-» je, apprenez-moi comment je » dois agir.

» Tu vas le savoir, me dit-elle. » Entrez, compagnons de mon » époux, vous tous qui avez élevé » vos fils à la vengeance. » Elle dit, et de toutes parts s'avancent des chevaliers dont la plupart formaient la cour de Roger.

« Adelmar, me dit Lothaire, va » te mettre à leur tête ; ta mère,

» Gérard et moi nous te suivrons. » L'armée est campée sous les murs » de la ville ; les soldats te chéris- » sent ; cours leur apprendre ta » naissance et tes malheurs. Ton » nom, ma vue, celle de ta mère » et des amis qui nous environnent » me répondent du succès. Alors » marchons vers la ville ; accuse » Roger de fratricide, et propose- » lui le combat à outrance.

» Oui, je le combattrai ; mais je » n'aurais point su le surprendre.

» Crois-tu que Lothaire voulût » prescrire un assassinat ? Non, » c'est par des moyens que l'hon- » neur avoue, que nous devons » venger un père et un souverain. » Je répondis en balbutiant. Mon cœur souffrait. Louise, que je perdais

pour toujours, se présentait à ma pensée; je voyais ses beaux yeux inondés de larmes; elle me reprochait la mort de son père; je fléchissais; j'étais irrésolu; soudain mon imagination vivement frappée me représentait l'ombre d'Odoard pâle, revêtue de lambeaux sanglants, me demandant une vengeance que son fils ne pouvait lui refuser sans se rendre complice du parricide.

CHAPITRE VII.

Les guerriers s'éloignèrent afin de sortir de la ville sans être remarqués. Pendant ce temps ma mère me raconta ses aventures. Elle me dit d'abord ce que je vous ai appris ; mais ensuite elle continua en ces termes :

» Je m'éveillai, et ne te trouvant pas auprès de moi, je crus que tu étais, ou dans le hameau, ou dans la forêt voisine. Le jour s'écoula, tu ne revins point ; alors je commençai à concevoir de l'inquiétude. Gérard et moi nous sortîmes pour te chercher, en te demandant à nos

bons villageois ; aucun ne t'avait vu. Je passai une nuit bien pénible. Le lendemain tu ne revins point, et ma douleur fut portée à son comble. Enfin, en faisant mes prières, je levai les yeux, et je vis les adieux que tu avais gravés sur l'arbre. Je les lus..... je tombai évanouie. Gérard, qui n'était pas loin, accourut ; ses soins me rendirent à la vie ; il chercha à m'offrir des consolations ; je les rejetais toutes ; je ne savais que pleurer. Je t'accusais d'ingratitude ; je m'accusais moi-même de ne t'avoir point confié le secret de ta naissance, qui peut-être t'aurait retenu ; enfin, j'étais mère, et je perdais un fils que j'aimais tendrement. Pendant un mois je fus malade. Je n'avais point assez de force pour mar-

cher long-temps. Je voulais te suivre; Gérard m'en dissuada.

« Où le trouverez-vous, me di-
» sait-il ? Quels indices pourront
» vous enseigner ses traces ? Enfant
» sans renom, il doit être d'abord
» inconnu. Attendez quelque temps.
» Si au fond de notre retraite la re-
» nommée vient nous apprendre
» qu'un nouveau et jeune Trou-
» badour brille sur le théâtre du
» monde, alors nous irons le re-
» joindre, car je ne doute point
» qu'Adelmar ne se rende bientôt
» illustre. »

» J'écoutais Gérard, et le ciel ne voulant point m'abandonner, fit descendre dans mon âme le baume consolateur de l'espérance. Il ne passait point, dans nos contrées,

un seul Jongleur, que je ne lui demandasse de qui étaient les vers qu'il chantait.

« C'est, me disait-il, d'un an-
» cien et fameux Troubadour.

» Ah! disais-je alors, ce n'est point mon Adelmar. Enfin, vers les fêtes de Pâques il en arriva un qui nous annonça un tenson nouveau. Je frémis de plaisir.

» C'est, nous dit-il, un des pre-
» miers ouvrages d'un jeune Trou-
» badour qui donne les plus belles
» espérances.

» J'écoutais son chant; quelle fut ma joie en reconnaissant des vers que tu avais faits sur le retour du printemps!

» Comment nommez-vous ce

» Troubadour, sire Jongleur, lui » dis-je ?

» Adelmar, me répondit-il.

» C'est lui ! m'écriai-je, » et je volai vers Gérard, pour lui apprendre ce qu'on venait de me dire. Il fut trouver le Jongleur, et il sut que cet Adelmar, aussi vaillant que bon Menestrel, embellissait la cour du comte Roger. A ce nom je tremblai pour ta vie. Je voulus me hâter de venir t'arracher à un péril qui me semblait certain. Gérard ne voulut point me laisser partir toute seule; son amitié lui donna de nouvelles forces, et nous nous acheminâmes vers des lieux qui, en me rendant un fils, devaient me présenter de douloureux souvenirs. Je ne songeai point à me déguiser,

croyant que l'âge et les peines devaient avoir changé mes traits.

Notre route se faisait lentement. Un soir, notre guide, pour abréger le chemin, voulut traverser un bois fort épais ; nous y entrâmes. Après avoir marché long-temps, la nuit nous surprit. Les sentiers se croisèrent, et le pasteur nous avoua qu'il s'était égaré. L'air était froid. Nous avançions au hasard, quand, au bas d'un côteau que nous descendions, je crus appercevoir une lumière. Gérard la vit comme moi, et nous nous pressâmes d'arriver à la cabane, où nous espérions que l'on nous accorderait l'hospitalité. Nous frappons à la porte ; on ne répond point. Je heurte une seconde fois ; alors une vieille paraît,

sa lampe à la main, à une fenêtre, et nous demande ce que nous voulons. Gérard lui dit que lui hermite et une noble dame demandaient un asile pour la nuit. « Attendez, nous dit-elle; je vais savoir si je puis vous recevoir. » Elle referma la fenêtre, descendit, et puis elle vint ouvrir la porte, qui nous parut soigneusement fermée. Nous entrons; on la barricada de nouveau. La vieille, d'un air brusque, nous ouvrit la porte d'une chambre dans laquelle il y avait du feu, en nous disant de nous chauffer jusqu'au moment où l'on nous ferait souper. Sans nous permettre de questions, nous nous assîmes proche du foyer, dont la salutaire chaleur rendit la souplesse à nos membres engourdis.

Nous étions là depuis quelque temps, lorsque nous entendîmes siffler. « Ce sont eux, dit la vieille, » et elle court à la porte, qu'elle ouvre avec empressement.

» Où sommes-nous, dis-je à » Gérard ?

» Sous la protection de Dieu, » me répondit-il. Il ne permettra » pas que mal nous arrive. »

» Sur ces entrefaites, nous vîmes entrer sept hommes armés, et dont l'air était propre à nous intimider. Je me levai à leur approche. Un d'entre eux s'avance vers moi, me considère, et tombe à mes pieds en me disant : « Enfin, je vous re- » trouve, ô comtesse Amélie.

» Qui êtes-vous, lui dis-je ?

» Votre ami, celui de votre

» époux. Reconnaissez Lothaire. »
Il dit, et lève la visière de son casque.

» O Lothaire, lui dis-je, quel
» sort favorable vous a conduit dans
» ce lieu ?

» C'est, me dit-il, celui de ma
» retraite. Mais vous-même qu'êtes-
» vous devenue ? Depuis ce jour
» affreux j'ignorais votre destinée.
» Que sont devenus les braves
» chevaliers auxquels je vous avais
» confiée ?

» Ils sont morts pour me dé-
» fendre.

» Le ciel leur est ouvert. Et votre
» fils ?

» Ah! Lothaire! Combien, en ce
» moment, je sens plus vivement le
» regret d'en être séparée. Séduit

» par le desir de la gloire, il m'a
» quittée; mais j'espère le retrou-
» ver.

» Qu'il vienne, dit Lothaire; qu'il
» se mette à la tête des partisans
» qui lui restent, et dont j'ai ranimé
» le zèle; mais qu'il ne perde point
» de temps. Roger a pour son appui
» un jeune guerrier de la plus haute
» espérance; le peuple commence
» à l'aimer; il faut que le jeune
» Odon l'emporte sur son heureux
» rival.

» Apprenez, dis-je, que ce guer-
» rier que vous craignez pour rival
» d'Odon, est Odon lui-même.

» Comment! se peut-il?

» Je lui appris ta fuite, et les in-
dices qui me portaient à te croire
l'ami de Roger. Lothaire frémit de

douleur. Il me dit qu'il fallait t'arracher à l'air empoisonné que tu respirais. Il me présenta ses six compagnons, tous anciens et fidèles amis de ton père ; ensuite il me conta son histoire en ces termes : »

» Après que je vous eus quittés, je revolais dans le palais où l'on combattait encore. Roger avait immolé son frère, et, tranquille fratricide, il jouait le rôle de libérateur. Les Catalans qu'il avait appelés semblaient fuir sous ses coups. Le peuple, les soldats admiraient sa bravoure ; ils la secondent, et les ennemis sont chassés de la ville. Tout fut en deuil quand on apprit la mort du comte, et celle de son fils et de sa femme (car on vous croyait massacrés). Le jour, en

nous montrant nos pertes, redoubla les regrets. Cependant Roger ne perd point de temps ; il assemble les vassaux, leur expose la mort d'Odoard et du jeune Odon, les fait ressouvenir de ses droits ; sans obstacle il est proclamé comte. Seul je me refusai à concourir à son élevation. Je fis un discours pour prouver que peut-être le comte Odon vivait encore. Roger me répondit que son cœur était peu ambitieux, et que si son neveu reparaissait, il se hâterait de descendre d'un trône sur lequel il ne se plaçait qu'à regret. Quelque temps après le commandement de l'armée me fut enlevé ; ma femme mourut. J'étais à pleurer sa perte en caressant la fille qu'elle m'avait laissée, lorsque des

émissaires me saisissent, enlèvent ma Téanic, et me plongent dans un cachot où je devais terminer mes jours. La rage descendit dans mon cœur; je maudis mon imprudence, qui me laissait la victime d'un scélérat dont j'aurais dû me méfier; enfin j'attendais la mort. Le geolier, qui, tous les matins, m'apportait ma nourriture, m'examinait avec intérêt. Un jour il me dit qu'il ne pouvait exécuter les ordres affreux dont il était chargé, et qu'il était décidé à sauver ma vie aux dépens de la sienne. Ce brave vassal me tint sa parole. Une nuit nous nous échappâmes; nous vînmes nous réfugier dans cette forêt, où nous fûmes bientôt rejoints par une foule de proscrits qui fuyaient la colère

de Roger. Elle fut grande quand il apprit mon évasion. Il fit faire des recherches ; elles furent inutiles ; je sus me soustraire à ses poursuites, et je m'occupai des projets de vengeance que je ne pouvais abandonner. Ma fille n'était plus ; elle avait péri la nuit même où Roger me la ravit. Je ne doutais point qu'il ne l'eût sacrifiée. Dévoré du besoin de punir le monstre, ignorant votre destinée, j'allais presser mon attaque lorsque je suis assez heureux pour vous retrouver. »

» Il finit. Après nous être renouvelé nos promesses, nous fûmes nous livrer au sommeil. Le lendemain, nous partîmes pour la ville où régnait ton oncle. En arrivant, nous apprîmes ta prochaine union

avec la fille de Roger. Je voulus sur-le-champ t'instruire ; mais Lothaire, qui savait ton amour, me dit qu'il fallait frapper les coups les plus forts, et que ce n'était qu'au dernier moment que tu devais te connaître. J'ai suivi son conseil. Nous avons voulu que tu apprisses la mort de ton père aux pieds de son tombeau. Les moines du couvent nous sont dévoués ; ils nous ont cachés, et leurs soins ont préparé la vengeance. »

» Ma mère termina son récit. Je l'embrassai ensuite, et me précipitant dans les bras de Lothaire : « Noble ami, lui dis-je, vous m'avez » appris mon devoir. »

» Sur ces entrefaites, un émissaire de Roger vint me demander

pour la cérémonie qui allait avoir lieu. Déjà les cloches sonnaient ; le peuple se portait en foule vers l'église ; mon nom et celui de Louise retentissaient dans les airs ; il ne fallait point perdre de temps. Je partis. Emmenant ma mère, je me rendis au camp. Les esprits étaient déjà préparés. Je monte sur un tertre ; là, je harangue les soldats ; l'indignation donna de la force à mon discours ; mes sentiments passèrent dans leurs âmes ; tous me jurèrent une fidélité à l'épreuve. Ils coururent s'emparer des portes du camp, pour empêcher que des traîtres ne fussent porter à Roger la nouvelle de la révolution. Quelques amis de mon oncle sont arrêtés ; je nomme à leur place les chefs de la conspi-

ration. La vue de Lothaire transporta les soldats. Ils se rappelaient ses exploits, sa bonté paternelle, et, sous ses ordres et les miens, ils se croyaient sûrs de la victoire. Nous voulûmes revenir vers la ville, pour accuser Roger publiquement. Une partie de mes officiers me suit. Ma mère ne veut point me laisser; elle se voile; Lothaire et moi nous abaissons notre visière. La confusion était déjà répandue; on ignorait où je pouvais être. Louise était à l'autel. Roger, placé sur son trône, cachait mal son inquiétude; il était environné de sa cour, des nobles seigneurs invités à la cérémonie. Je fends la foule, et, sans jeter un regard sur Louise, dans la crainte de perdre mes résolutions, je me tourne

vers Roger, qui, surpris, s'était levé.

» Peuple, Seigneurs, m'écriai-je, » le jour de la vengeance est arrivé. » Celui qui s'assied sur le trône est » un usurpateur; je l'accuse d'avoir » assassiné mon père. » Toute l'assemblée interdite gardait un profond silence. Roger seul: « Audacieux, dit-il, qu'oses-tu me reprocher? Qui es-tu?

» Tremble si je me fais connaître.

» Je ne crains rien.

» Quoi! rien, pas même le retour » de ton neveu, du fils de l'infortuné Odoard par toi lâchement » assassiné?

» Quoi! malheureux, tu serais?...

» Ton souverain; et dans le Trou» badour Adelmar reconnais Odon.

J'arrache mon casque ; à cette vue Roger pâlit ; Louise évanouie tombe en me tendant les bras. Le peuple m'applaudit, et les hauts barons se pressent déjà autour de moi. Roger ne fut pas long-temps interdit. « Sol-» dats, s'écria-t-il, arrêtez un im-» posteur séduit par des rebelles.

» Citoyens, leur dis-je, souffri-» rez-vous que l'on arrête votre » prince légitime ?

» Toi, dit Roger, tu nous trom-» pes !

» Pourras-tu, lui dis-je, dé-» mentir ces deux témoins. » Alors le voile de ma mère tombe, et Lothaire se montre à découvert. Roger, à cette double apparition, rugit de fureur ; il réitère l'ordre de nous arrêter ; nos amis s'y opposent ; les

seigneurs y portent aussi obstacle. Ma mère est reconnue, et des cris saluent la comtesse Amélie.

» Eh bien ! dit Roger, puisque » tu me défies, viens, jeune témé- » raire; que les armes en décident !

» Oui, lui répondis-je, je t'ap- » pèle au jugement de Dieu (3); » mais, je le répète, tu as assassiné » mon père. » Lothaire et Amélie affirment mon serment. Roger, abandonné des siens, espère que ma jeunesse ne pourra lui résister, et c'est en champ clos qu'il veut se venger de l'outrage sanglant dont il est accablé; mais sa fille a repris ses sens; elle vient se jeter au milieu de nous, et veut nous arrêter. Elle me prodigue les noms les plus affreux, et une seconde fois elle est

prête à perdre la vie. Je voulais la secourir : « Accusateur du père, me » dit Roger, n'approche point ma » fille ! que l'amour que tu lui portes » devienne ton supplice ! » Il dit : nous sortons ; mon courage ne m'abandonnait point, mais mon cœur trahissait son devoir. Je fus combattre Roger, et j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne ; sa mort me ravissait Louise, et me la ravissait pour toujours.

« Arrivés au lieu préparé pour le tournoi, nous choisîmes les armes ; chacun prit une épée et un poignard, et nous fondîmes l'un sur l'autre. Aveuglé par son courroux, mais terrible par sa force, Roger ne me laissait point respirer. De mon côté, plus souple et plus

adroit, j'évitais ses coups et je lui en portais de plus assurés. Nos armures tombaient par pièces ; nous n'avions plus de bouclier ; les cimiers des casques étaient sur l'arêne, le sang sortait de plusieurs blessures. Enfin, je fais un mouvement mal interprété par Roger ; il recule, chancèle, je le joins. Son épée se croise dans mes pieds, je tombe, mais je l'entraîne avec moi. Nous roulons sur le sable, mon poignard frappe mon bras droit, le glaive m'échappe, on me voit vaincu ; ma mère jète un regard vers le ciel et l'implore : il l'entend, je me ranime, et trois coups de mon poignard blessent à mort mon adversaire, qui déjà espérait en la victoire. On accourut ; posé sur

une litière, je fus porté au palais, tandis que les secours de la religion entouraient Roger, qui ne pouvait être rendu à la vie. Cette mort qui s'approchait de lui le rendit aux impressions de la vertu, que si long-temps il avait outragée. Il s'avoua coupable de la mort de son frère; puis faisant appeler Lothaire et la comtesse, il leur fit un aveu important qui les combla de joie. Amélie vint vers moi, Lothaire se rendit auprès de Louise; il l'apperçut fondant en larmes. » Consolez-vous, lui dit-il, fille sensible!

» Comment puis-je me consoler, » mon père est mort et il faut que » je haïsse Adelmar.

» Non, vous ne devez point le

» haïr ; il n'a point tué votre père.

» Le comte vivrait-il ?

» Le comte ne vous avait point » donné le jour.

» Que dites-vous ?

» Sa fille mourut de douloureuses » convulsions. Cette nuit même » vous fûtes amenée dans son pa- » lais. Désespéré de la mort de sa » fille, craignant les murmures de » ses sujets, craignant surtout l'ac- » tive ambition et les cabales des » princes ses voisins, il vous mit à » la place de sa Louise, et la fit » inhumer sous votre nom : tel est » l'aveu qu'il vient de faire en pré- » sence de toute l'assemblée.

» Mais, quel est mon père ?

» Il est devant vous.

» Vous, Seigneur !

» Oui, je le suis. Fille de Lo-
» thaire, vole dans ses bras.

» Cette heureuse découverte que l'on vint m'apprendre, hâta le cours de ma guérison. Au bout de trois mois, je fus couronné et j'épousai Louise. Mon élévation combla de joie mes fidèles sujets auxquels la mémoire d'Odoard était chère. Ma tendre mère vécut long-temps ; nous perdîmes le bon Gérard, je plaçai sa tombe auprès de celle de ma famille. Ma Louise me rendit père, je crus que le bonheur était fixé pour jamais auprès de moi. Malgré mon élévation, je ne cessai point d'être Troubadour. Je chantais avec les Ménestrels qui abondaient dans ma cour. Les banquets, les fêtes, se succédèrent sans inter-

ruption. Le sort se lassa de ma prospérité ; je vis mourir successivement Lothaire, Amélie et Louise. En proie au plus noir chagrin, j'exécutai un projet qui depuis long-temps occupait ma pensée. Mon fils aîné avait vingt-ans, je lui remis le sceptre ; prenant alors la guitare du Troubadour, je fus en pélerinage à Saint-Jacques, et depuis je cours le monde chantant et pleurant tout à la fois. »

Ainsi le vieux Adelmar termina son récit. Clémence vit dans cette histoire un espoir bien nécessaire pour soutenir son cœur affligé. Elle crut qu'enfin, après de longues épreuves, le sort se lasserait aussi de la persécuter. L'exemple d'Adelmar, jouet des divers caprices

de la fortune, fit naître en elle la consolante idée que nous venons d'exprimer. Pour Adelmar, en rapportant les événements de sa vie, il s'était rappelé ses infortunes ; il pleura de nouveau sur les êtres qui n'avaient point cessé de lui être chers. La fille d'Isaure essaya de le distraire. « Non, lui dit-il, les » larmes que je répands ne sont pas » sans douceur. Oh! Clémence! le » vieillard vit de souvenir ; un » jour, peut-être, je serai regretté. » Un fils, un ami sincère, se re- » traceront ce que je fus ; ils di- » ront : *Adelmar vertueux a laissé* » *une mémoire que la calomnie ne* » *put ternir*, et mes cendres gla- » cées se ranimeront à cet éloge » flatteur. » Il dit, regarde un ins-

tant ; la jeune Clémence lui sourit, et présente en ce moment, où le rire était sur ses lèvres et les pleurs dans ses yeux, l'image de la lune de minuit qui lance ses froids rayons, tandis qu'une douce pluie humecte la terre altérée; cependant il se retire en invitant Clémence à se livrer au repos.

Clémence ouvrit sa fenêtre et se mit à respirer l'air pur de la nuit; elle pensait à Lautrec, et dans une tendre romance elle se plaisait à parler de ses peines.

LA TOURTERELLE.

Romance.

Sur un palmier désolée et plaintive,
La tourterelle appelait son amant,
Point ne l'entend, et l'écho de la rive
Seul répondait à son gémissement.

Reviens, objet de ma tendresse,
Sans toi je languis tous les jours.
Peut-on respirer l'allégresse
Loin de l'objet de ses amours.

Dans quel climat le sort inexorable,
T'éloigne hélas! ô jeune tourtereau,
Reviens, reviens, la douleur qui m'accable,
Sous ce palmier va creuser mon tombeau.
Chasse une importune tristesse,
Me dit l'absence tous les jours;
Peut-on respirer l'allégresse
Loin de l'objet de ses amours?

Ah! loin de toi ce fertile rivage,
Ce clair ruisseau perdent tous leurs attraits;
Je fuis en pleurs les fêtes du bocage,
Et je ne sais chanter que mes regrets.
C'est au printemps, dans ma jeunesse,
Que la douleur flétrit mes jours.
Peut-on respirer l'allégresse,
Loin de l'objet de ses amours?

Je fuis l'asile heureux et solitaire,
Où si longtemps j'ai goûté le bonheur;
Ce lit d'amour, secret dépositaire
Des jeunes fruits de notre douce ardeur.

Ils triomphent de ma faiblesse
Les sombres et cruels vautours;
Adieu plaisir, vive allégresse,
Loin de l'objet de mes amours.

Elle cessa de chanter : soudain du pied de la muraille une voix, se faisant entendre à peine, y joignit le couplet suivant :

Console-toi, le tourtereau fidelle
Revient ici pour t'arracher aux fers;
Oublie enfin, plaintive tourterelle,
Les maux affreux que nous avons soufferts!
Rouvre ton cœur à l'allégresse!
Espérons encore de beaux jours!
Tu pourras chasser la tristesse,
Près de l'objet de tes amours.

CHAPITRE VIII.

« Cher Alphonse, dit Clémence, » le reconnaissant plus aux palpi- » tations de son propre cœur qu'à » une voix presque déguisée, com- » ment avez-vous pu faire pour » vous introduire dans ce château ?

» Oh ! ma Clémence ! Je t'aime » et je brûlais de te revoir ; mais » l'instant est favorable, ne peux-tu » t'échapper ? Viens, je saurai t'ar- » racher à l'insolent qui ne me » brave que parce qu'il est à » couvert derrière ses retranche- » ments.

» Téméraire ! s'écria Archam-

» baud, en s'élançant sur Lautrec » l'épée à la main, je vais te con- » vaincre que je ne sais point fuir.

» Grand Dieu ! s'écria Clé- » mence ! prenez la défense de » deux infortunés.

» Archambaud, lui dit Lautrec, » je suis armé et tu ne l'es point. »

Il dit, jète son casque, sa cuirasse, et s'apprête à repousser les coups d'Archambaud. Cependant tout le château était en rumeur ; on accourt, les écuyers entourent leur maître ; celui-ci leur ordonne de saisir Lautrec, qui l'attaquait vaillamment. Indigné de cette lâcheté, Alphonse le presse avec plus de courage, et veut l'immoler avant d'être saisi : mais son espoir fut trompé. D'un coup de lance un

des soldats de la suite de Montlaur rompit l'épée d'Alphonse et le blessa à la main ; alors il fut accablé sous le nombre. Adelmar parut sur ses entrefaites ; il reprocha à Archambaud son peu de loyauté ; mais celui-ci, fier d'être le maître des jours de son rival, se retire sans répondre au Troubadour, en ordonnant que l'audacieux Lautrec fût enseveli sur-le-champ dans un cachot ténébreux. Lautrec se débattait avec fureur ; huit soldats vigoureux avaient de la peine à le contenir. Il maudissait le Ciel qui l'avait délaissé ; il appelait Clémence à grands cris. S'attachant aux barreaux de sa prison, la fille d'Isaure intercédait pour Alphonse, mais sa faible voix n'était point en-

tendue. Elle contemplait son amant vaincu, si près d'être rejoint à elle; elle espéra dans l'appui d'Adelmar; il parut; elle le vit repousser. Oh! Clémence! combien était grand ton désespoir! On enleva Lautrec; malgré ses efforts, il fut conduit dans le cachot qu'il devait habiter. On l'y renferma, et sur-le-champ trois portes de fer lui enlevèrent tout espoir d'échapper à sa destinée. Tout était revenu tranquille; Clémence cherchait encore à épier les mouvements qui pouvaient lui procurer quelque indice sur le sort de son amant, mais elle ne vit, elle n'entendit rien. Elle desira vivement qu'Adelmar se rendît auprès d'elle; elle l'attendit en vain; il ne reparut point. Accablée, elle se coucha sur

son lit et l'arrosa de ses larmes. Un nouveau bruit la ramène à la fenêtre ; elle voit Adelmar monter sur son coursier et s'éloigner du château en jetant du côté de sa prison un regard douloureux. Ce dernier coup porté à son âme sensible, abattit le peu de forces qui pouvaient lui rester. Elle n'eut plus l'espoir de trouver un consolateur. Ses larmes s'arrêtèrent, son regard devint fixe, elle tomba dans un abattement frère et suite inséparable d'un grand désespoir. Ce fut ainsi qu'elle attendit le jour, mais il se leva sans lui apporter de consolation ; personne ne parut. Son geolier, muet et inflexible, ne voulut lui rien apprendre.

Montlaur, tourmenté par des

rêves sinistres, avait quitté son lit et était descendu dans les jardins; il essayait de rafraîchir ses sens pendant que la nuit régnait sur l'hémisphère. Un sentiment naturel le porta vers les fenêtres de l'appartement de Clémence. Il entendit la voix de sa belle prisonnière; en s'approchant pour mieux l'écouter, il entendit Lautrec; sur-le-champ il s'éloignait pour le faire arrêter, mais il ne put commander à sa colère, et parut lorsque les amants croyaient avoir déjoué sa vigilance.

Adelmar était parti à la suite d'une altercation très-vive qu'il avait eue avec Archambaud; il n'oubliait point sa naissance ni le rang qu'il avait occupé. Il savait le triple respect qui lui était dû comme

prince, Troubadour et vieillard. Il voulut parler d'une manière ferme au sire de Montlaur, il voulut le faire rougir de la bassesse de sa conduite. Archambaud souffrait impatiemment d'être repris ; il répondit à Adelmar d'une manière peu convenable ; celui-ci le traita avec hauteur ; il exigeait que Lautrec fût mis sur-le-champ en liberté ; et que lui, Montlaur, lui donnât la satisfaction qui lui serait demandée. Archambaud refusa ; la dispute s'anime, et alors Adelmar reçoit l'ordre de partir. Outré d'un tel affront, malgré son âge, il porte la main sur la garde de son épée ; Archambaud s'éloigne et refuse un combat où l'avantage lui paraît, dit-il, assuré. Le vieux et noble

Troubadour lui répond en l'insultant avec mépris ; il part sur le champ dans le dessein d'aller avertir le marquis de Lautrec et Laurentio des dangers que court leur fils et leur ami. A peine était-il sorti, qu'Archambaud connut la nouvelle faute qu'il venait de faire. Il aurait pu s'assurer du Troubadour, mais il n'était plus temps. Il se prépara à se défendre, assuré d'être attaqué par le marquis de Lautrec ; dans cette conjoncture il se repentit de s'être brouillé avec Leonora ; cette femme adroite lui était nécessaire. D'un autre côté il craignait pour la vie de Clémence. Flottant dans ses idées diverses, il ne perdit point de temps ; il se décida à se passer de l'appui de la

comtesse, croyant qu'on se garderait bien de le pousser à bout tant qu'il aurait Alphonse pour son prisonnier.

Il ordonna qu'il lui fût amené, chargé de fers. Lautrec accablé par sa douleur goûtait un moment les douceurs d'un sommeil qui suspendait ses peines, lorsqu'on vint l'avertir qu'il fallait paraître devant Archambaud ; il s'attendit à la mort et recommandait son âme à Dieu ; il voulut donner sa dernière pensée à Clémence. Il fut conduit dans la grande salle du château. Tout autour on avait placé autrefois dans des niches, les statues des chevaliers, ancêtres d'Archambaud. Au dessus de leur tête flottaient des enseignes, gages de leurs victoires.

On y distinguait les drapeaux et les armes des Sarrasins. Dans le fond de la salle s'élevait un autel nouvellement dressé. Alphonse s'en approche et cherche à deviner quel en peut être le motif. Une autre porte s'ouvre, il voit Clémence; ils veulent s'élancer l'un vers l'autre, mais les barbares satellites d'Archambaud s'opposent à leur desir. Il paraît lui-même; sous son front orgueilleux se cachaient voilés par d'épaisses paupières, ses yeux qui annonçaient les noirs projets du crime. Sa contenance était mal assurée, et malgré sa présomptueuse confiance, il n'osa regarder ses deux victimes. Il s'assied sur un fauteuil élevé sur deux marches au dessus du pavé de marbre; cher-

chant à prendre un air tranquille, il demeura long-temps sans rien dire. Il ne pouvait se rassurer, il tremblait à la vue de Lautrec et de Clémence ; tant est grand sur le crime l'ascendant irrésistible de la vertu !

« Fille d'Isaure, dit Archambaud, d'une voix féroce et concentrée, aimez-vous Lautrec ?

» Barbare, s'écrie Clémence, » dois-je répondre à une question » qui, je n'en doute pas, m'annonce un attentat nouveau ?

» Répondez, vous dis-je. » Si je l'aime ! Ce Ciel qui nous » accable, ce père dont j'ai bravé » le courroux, ta fureur qui nous » prend pour victimes, rien ne pourrait éteindre l'amour que j'éprouve pour lui.

» Je suis satisfait, et maintenant
» je n'ai plus rien à demander.
» Lautrec, Clémence par son dis-
» cours vient de fixer notre sort
» commun. Elle cesse de t'appar-
» tenir, et dès ce jour elle devient
» mon épouse.

» Que dis-tu, s'écrièrent à la
» fois les deux amants ?

» Vous allez me comprendre,
» poursuivit Archambaud. Ton im-
» prudence, Lautrec, t'a fait mon
» prisonnier; ainsi, tu ne peux
» accuser que toi-même de ton in-
» fortune. Si je ne t'eusse point
» surpris, forcé d'attendre le re-
» tour du comte Isaure, peut-être
» aurai-je perdu mes soins; peut-
» être Clémence t'aurait-elle ap-
» partenu. Tu as su en ordonner

» autrement. Clémence, pesez mes
» paroles. Vous le voyez, l'autel
» est dressé ; il attend votre con-
» sentement ; et ce cercueil, dit-il,
» en levant une draperie qui re-
» couvrait un tombeau, attend
» Lautrec, si je reçois de vous un
» refus.

» Grand Dieu, s'écria Clé-
» mence, à quel monstre nous as-
» tu abandonnés !

» Chère Clémence, lui dit Al-
» phonse, ne frémis point des me-
» naces d'Archambaud ; il n'est
» plus en son pouvoir de me con-
» server la vie ; je ne dois point
» sortir vivant de cette enceinte.
» Si tu lui cèdes, ma mort est cer-
» taine ; alors elle sera pour moi
» affreuse ; si tu lui résistes, je

» mourrai en emportant dans la » tombe la consolation de t'avoir » vue fidèle jusqu'à mon dernier » moment.

» Et crois-tu que je te puisse » survivre ? Crois-tu que ton sort » ne soit pas le mien ? Oui, je le » repousse cet hymen sanglant que » l'on me propose ; cher Lautrec, » mourons ensemble, et que notre » trépas nous délivre de l'aspect de » ce monstre odieux....

» Oh ! s'écria à son tour Ar- » chambaud, tremblez, amants au- » dacieux ! Non, la mort ne vous » rejoindra point. Péris, Lautrec ; » et toi, Clémence, sois condam- » née à vivre, et à vivre pour moi.

» Mon Dieu, dit Clémence, en » s'agenouillant, reçois le serment

» que je te fais ; je serai sans doute » coupable, mais ton indulgence » doit me pardonner. Je jure de » mourir....

» Arrête, dit Montlaur ; et vous, » poursuivit-il en s'adressant à un » soldat, exécutez mes ordres. » Le satellite tire son sabre ; il en menace la tête de Lautrec.

» Archambaud, tu l'emportes ! » Je suis à toi.

» Malheureuse Clémence, lui » dit Alphonse ! devais-je m'at- » tendre à périr de ta main ? »

Montlaur au comble de ses vœux, descend de son siége ; on s'écarte de Clémence, ses mains sont libres ; soudain elle s'approche d'un écuyer, saisit le poignard attaché à sa ceinture. « Reviens à toi ;

» Alphonse, lui dit-elle, crois-tu » que je pouvais me parjurer. » Et la pointe du fer menace son beau sein. Archambaud s'écrie :

« Si l'on avance, dit la fille d'I- » saure avec impétuosité, si l'on ne » respecte point les jours de Lau- » trec, je m'immole à vos yeux.

« O rage! ô fureur! dit Archam- » baud, que dois-je faire? Clé- » mence, vous m'avez trompé. » Heureux Lautrec, triomphe? » Soldats, délivrez-moi de sa pré- » sence, et qu'il soit ramené dans » sa prison. » Les deux amants se jetèrent un tendre regard, et Clémence, toujours armée de son fer, revient dans sa triste demeure.

Quand Archambaud eut un peu calmé la fureur qui l'emportait, la

réflexion vint lui apprendre combien, dans ce moment, il lui était impolitique d'attenter à la vie de Lautrec ; sa famille puissante, la faveur dont elle jouissait auprès du roi, les idées ambitieuses qui n'étaient point éteintes dans le cœur de Moulaur, tout le décida à laisser vivre Alphonse. Avant la nuit prochaine le marquis de Lautrec, à la tête de ses vassaux, serait devant les murs de son château ; sa sûreté personnelle allait être menacée, et c'est alors, sur-tout, qu'Alphonse devenait sa sauvegarde. On n'oserait point se porter aux dernières extrémités contre lui, Archambaud, tant que le marquis serait sûr que son fils était en son pouvoir. Ainsi Lautrec fut

sauvé d'une mort qui paraissait inévitable.

Dès qu'Adelmar eut appris au marquis Lautrec le danger que courait son fils, le marquis donna sur le champ l'ordre aux troupes qu'il commandait de s'apprêter à marcher sous ses enseignes. Laurentio vint le rejoindre, amenant avec lui sa nombreuse maison. Plusieurs seigneurs Toulousains s'empressèrent aussi de lui offrir leurs services, qu'il accepta. Montlaur eut aussi des amis et des parents qui accoururent autour de lui pour le défendre. L'esprit belliqueux régnait par-tout, et chacun était enchanté de trouver l'occasion de guerroyer.

Vers le milieu du jour, la petite

armée du marquis de Lautrec se mit en marche, enseignes déployées, au son du clairon guerrier. Les Troubadours, sous les ordres d'Adelmar, s'avançaient en bon ordre ; leurs chants donnaient aux troupes une nouvelle ardeur. Eux-mêmes brûlaient de combattre pour la jeune divinité qui tant de fois les avaient inspirés. Ils proclamaient la déloyauté d'Archambaud, et leurs sirventes sanglants l'avilissaient dans tous les esprits. Ce ne fut que vers la nuit que l'on arriva au pied de la colline, sur le faîte de laquelle s'élève l'orgueilleux château de Montlaur. Dès que le nain placé en sentinelle sur le donjon, eut apperçu les troupes Toulousaines, il se hâta par le son

du cor de donner l'alarme dans la forteresse. A ce signal connu, chacun se rendit à son poste. Archambaud, se reposant sur ses nombreux moyens de défense, vit sans crainte se déployer les bataillons ennemis, qui déjà le menaçaient, et qui prétendaient détruire ses tours élancées vers le Ciel.

En rentrant dans son cachot, Lautrec s'abandonnait à un plaisir qui ne pouvait lui être ravi par tous les efforts du crime : il avait vu combien Clémence l'aimait; cette douce assurance embellissait ses fers. Elle leur prêtait des charmes; il ne pouvait dans cet état s'emporter contre un esclavage qui lui avait fait lire dans le cœur de sa maîtresse l'étendue de son amour. Il rêvait

depuis quelque temps aux événements dont il venait d'être le témoin, lorsqu'une voix sinistre, qui retentit sous ces voûtes profondes, lui cria : « *Lautrec, tu ne sortiras » plus du lieu qui te renferme !* » Cet arrêt affreux dissipa les douces illusions qui l'environnaient, et il se réveilla sur l'horreur de sa situation. Mais son âme généreuse ne sut point s'abandonner à un découragement qui ne convient qu'au faible. Lautrec, accablé, voulut, luttant contre le sort, opposer à ses coups un caractère ferme, difficile à s'affaiblir.

Il se leva du banc de pierre sur lequel il était assis, et parcourut, en traînant la chaîne dont son corps était entouré, le circuit de son

étroite prison. En s'approchant du mur, il sentit un souffle d'air qui pénétrait sans doute par quelque ouverture; il examine avec attention les quartiers énormes du rocher qui formaient la muraille; il les presse, il les pousse, un cède sous sa main.... Il a découvert une porte de pierre, posée sur un pivot et tournant dans tous les sens. Charmé de cette découverte, il conçoit l'espoir qu'elle pourra lui procurer la liberté. Il prend la lampe qu'on lui avait donné pour l'éclairer. Roulant sa chaîne, il la soutient d'une main et s'avance portant la lampe de l'autre. Il se trouva dans un souterrain qui avait été creusé dans la terre et non point dans le roc; la voûte était cintrée.

Après avoir marché quelque temps, il se tourna à un angle, et dans un autre sens, il continua sa route. Au bout de cette allée, il apperçut une salle octogone, resplendissante des cristallisations dont elle était ornée. Au milieu de la salle, on avait taillé un bassin d'environ quatre pieds de profondeur, revêtu d'une pierre excessivement dure. Ce bassin était rempli d'une eau fraîche et claire. Toute la salle, le chemin qui y conduisait avaient été l'ouvrage des hommes; la voûte pouvait avoir 16 pieds d'élévation (4). Au bout de cette salle, une galerie, ouvrage de la nature, se prolongeait dans les entrailles de la terre, tantôt elle s'élargissait, tantôt à peine laissait-elle un étroit passage. On

entendait un murmure sourd et prolongé, signe certain du voisinage de quelque torrent. Cette seconde galerie pouvait avoir environ 300 toises d'étendue ; partout elle était décorée comme la salle des plus riches cristallisations. Ici, d'énormes stalactites descendaient de la voûte en colonnes accouplées ; là, s'élevaient de la surface du sol des piédestaux portant des figures bizarres qui se prêtaient à toutes les formes que l'imagination voulait leur donner. De superbes draperies se suspendaient au rocher, et ce lieu portait l'empreinte d'un temple auguste, que la nature s'était elle-même élevée. Bientôt un pont de cristaux se présente ; sous son arche hardie roulait avec fracas un fleuve

souterrain, aliment des merveilles de ces ténébreuses régions. Alphonse, ébloui du spectacle qui frappait ses yeux, bien sûr d'ailleurs de retrouver sa route, n'hésite pas à traverser le pont; l'allée continua encore pendant quelques minutes de marche; il fut arrêté par une porte, qui, à moitié pourrie, se suspendait sur ses gonds rouillés. Il l'en arracha sans peine. Il entre dans un salon parfaitement rond; les murs étincelaient, divisés en petites parcelles brillantes; il s'avance pour les considérer, et les examinant avec attention, il reconnaît des lettres, des mots gravés dans la pierre qui se prolongeaient à sa hauteur tout à l'entour de cette pièce mystérieuse. S'abandonnant à

sa curiosité, Alphonse cherche le commencement de ce manuscrit bizarre, lorsqu'au milieu du salon il découvre avec horreur un squelette dont les os déjoints sont entassés et couverts encore des fers que l'infortuné mortel, qui a péri dans ces lieux, portait sans doute. Ce spectacle hideux épouvante Lautrec; il se figure un sort semblable et tressaille malgré lui d'épouvante et de douleur. Rappelant ses esprits, il voulut, conduit par un sentiment pieux, rendre les derniers devoirs à ces ossements glacés; mais le roc l'environne partout. Il crut que les caractères tracés sur le mur lui expliqueraient peut-être ce mystère affreux; après

quelque recherche, il parvint à en trouver le commencement, et l'écriture étant bien formée, il lut sans peine le récit suivant :

CHAPITRE IX.

« O vous ! que le hasard ou un sort pareil au mien conduira dans ce lieu de douleur, pleurez sur mes infortunes, et priez pour moi le père des miséricordes. On m'appèle Léon de Maurens ; à l'âge de vingt ans, je fus l'ami d'Archambaud de Montlaur ; je ne connaissais point la noirceur de son âme : ne le jugeant que d'après moi, je le crus bon et incapable de mal faire. Non loin de l'antique château de ma famille, vivait une dame encore jeune, et mère d'une fille qui comptait à peine son quin-

zième printemps. Je vis cette beauté naissante, fleur qui s'élevait en silence sous la garde de la pudeur et de la sagesse. On avait confié l'éducation d'Alicie à un vieil hermite, qui fut autrefois un Troubadour célèbre. Long-temps il avait parcouru cet océan de tempêtes que l'on nomme le monde; les fréquents naufrages qu'il avait essuyés l'instruisirent par l'expérience. Maintenant tranquille, il se reposait sur le rivage, cherchant par ses conseils à se rendre utile à ceux qui, dans l'impétuosité du bel âge, allaient en braver les écueils. Le père d'Alicie, en mourant, lui avait remis sa fille. Il craignait pour elle les exemples de la conduite peu réservée de son imprudente mère. Alicie croissait

en vertus et en beauté; simple et sans art, c'était la violette modeste, belle de sa pureté et de l'ombre dont elle aime à entourer son frais éclat. L'odeur seule décèle l'humble fleur. Béatrix voyait avec regret cette beauté naissante qui effaçait, sans le vouloir, des charmes dont elle était fière.

» Ce fut à une fête qu'on donna pour célébrer ma réception dans l'ordre auguste des chevaliers, que parut Alicie pour la première fois. On ne vit qu'elle, tant ses attraits étaient supérieurs! Je fus le premier ébloui; voir Alicie, l'admirer, était ma seule occupation. Je perdais le desir de me distinguer, dans la crainte d'être forcé de m'éloigner, au moins quelques instants, de celle

dont alors la contemplation suffisait à mon bonheur. Malgré mon indifférence pour la gloire, je ne pus résister au desir de rompre une lance, surtout lorsque ma sœur aînée eut prié Alicie de décerner le prix au vainqueur. Je descendis dans la lice, ne portant d'autres couleurs que celles de ma famille : je n'osais point encore me parer de la livrée bleue de ciel, couleur sans doute choisie par Alicie pour peindre la pureté de son âme. Je sus me distinguer dans le tournoi. L'amour devint mon dieu inspirateur, je devais me rendre digne d'un tel maître. Le prix était un riche collier de turquoises orientales, que mon grand-père avait rapporté de la Terre-Sainte, présent d'un illustre

Musulman auquel il donna la vie et rendit la liberté. Je m'approchai d'Alicie, et ayant délacé mon casque, je me mis à genoux devant elle; puis, la regardant avec transport, je lui dis : « Ah! belle Alicie, » devez-vous toujours donner des » chaînes à ceux qui vous entou- » rent? » Troublée de mon discours, elle ne me répondit pas, mais son teint se colora d'une pudique rougeur. On continua les jeux; je cessai de m'en occuper, Alicie ne devant plus en dispenser les récompenses. Je fus m'asseoir non loin d'elle, et m'enivrai du plaisir de la voir.

» Autrefois fameux par mon inconstance, j'avais porté mon cœur à chaque belle qui voulait en ac-

cepter l'hommage. J'avais connu le plaisir dès mes premiers ans. Amant heureux et volage, on eût plutôt fixé dans son cours la vitesse de la marche du temps, que de me contraindre à porter de constantes chaînes. J'aimais à dire que je brûlais, et souvent mon cœur tranquille démentait le feu que froidement j'allumais dans mes yeux et dans toute ma personne. J'étais connu par des chansons légères, qui quelquefois me méritèrent de l'indulgente amitié le nom glorieux de Troubadour. On savait répéter dans nos contrées les couplets suivants, enfants de la folie et de l'inconstance :

L'INCONSTANCE.

Chanson.

Si je ne chérissais Fannie,
Je crois que j'aimerais Almé;
Almé me semble bien jolie;
Et Fannie a trop de fierté.
L'une cherche toujours à plaire,
L'autre éloigne par sa froideur,
Je crois qu'Almé me sera chère,
Si Fannie a trop de rigueur.

J'aime une beauté complaisante,
Qui se plaît à combler mes vœux,
La sagesse est trop imposante,
De l'amour elle éteint les feux.
Que dans mon cœur par la folie,
Le doux plaisir soit rappelé!
Si tu ne changes, ô Fannie,
Adieu, je cours aimer Almé.

Almé, la sévère Fannie,
Ensemble règnent dans mon cœur.
L'une à mes yeux est accomplie,
L'autre charme par sa candeur.

Si Fannie est intéressante,
Aimé parle mieux aux desirs :
Que l'une reste ma maîtresse,
Que l'autre soit pour mes plaisirs.

» Ah! c'est dans l'horreur d'un cachot que je me rappèle ces moments de gaîté. En dépit du monstre qui m'opprime, ces souvenirs à mes yeux charment pour quelques instants la position où je me trouve.

» Que j'étais changé! autant l'inconstance avait eu pour moi de charmes, autant l'amour fidèle semblait désormais devoir me rendre heureux. J'aimais avec toute l'impétuosité de mon âge. Je renonçais à toute autre chaîne, je ne voulais qu'aimer et que plaire à Alicie. Un bal suivit les jeux militaires : on le coupa par un festin, auquel furent

appelés les Troubadours et les jeunes Ménestrels. Plusieurs se distinguèrent. Leurs chants leur méritèrent les éloges des dames ; je ne vis que ceux d'Alicie. « Eh quoi ! me dis-je, » elle aime les chansons des Trou- » vères, elle se plaît à leur accor- » der des éloges qui devaient en- » flammer leur génie ! ah ! méri- » tons-les à mon tour, forçons » Alicie à me distinguer de la foule » des rivaux que me donnent ses » charmes.

» Je me levai et courus chercher moi-même une harpe formée d'un bois précieux ; la main d'un ouvrier habile avait su y incruster et y réunir l'ivoire et l'ébène africain, l'or de l'Espagne et les pierreries, enfants de la riche Asie. Dès que

l'on eut connu mon intention, il se fit un profond silence. On crut que de nouveau j'allais chanter l'inconstance. On souriait autour de moi ; mais les premières vibrations des cordes, agitées sous des doigts amoureux, annoncèrent le changement du genre que jusqu'alors j'avais aimé. Ce ne fut pas sans surprise que l'on m'entendit chanter ainsi :

PLAISIRS D'AMOUR.

Romance.

Transports d'amour font naître le bonheur ;
Soucis d'amour offrent encor des charmes :
On est heureux par la plus douce ardeur,
On est heureux, même en versant des larmes :
Tout s'embellit aux yeux du sentiment.
Aimer et plaire offrent le bien suprême ;
Et ce qu'on donne à son amant,
On en jouit plus que lui-même.

Ah! qu'il est doux d'abandonner son cœur
Aux feux constants d'une brûlante ivresse,
Et de sourire à son jeune vainqueur,
Ivre d'amour aux pieds de sa maîtresse!
Sombres chagrins, alors disparaissez
Aimer et plaire offrent le bien suprême;
Oui, tous les maux sont effacés
Par un baiser de ce qu'on aime.

L'amour heureux colore l'avenir,
Sème de fleurs les temps de la jeunesse,
Et le présent comme le souvenir,
Riches d'attraits, vivent dans la tendresse,
On est toujours uni des mêmes nœuds,
Aimer et plaire offrent le bien suprême;
Et l'on ne sait former des vœux
Que pour plaire à l'objet qu'on aime.

» Je ne sais si je me flattais, mais je crus voir de nouveau rougir la charmante Alicie. L'amour que je chantais, sans doute en cet instant descendit dans son cœur. Je fus comblé par toute l'assemblée des éloges les plus flatteurs; seule, Ali-

cie, ne me donna point les siens. Si, comme elle, j'eusse possédé la candeur précieuse du bel âge, je me serais désespéré de ce que j'aurais cru être une marque d'indifférence ; mais, quoique jeune, j'étais bachelier en l'art d'aimer. Cette retenue d'Alicie m'apprit ce que ses yeux, obstinément attachés sur la terre, semblaient ne point vouloir me dévoiler.

» Le lendemain, je fus de bonne heure me promener dans un bois qui descendait en amphithéâtre jusqu'au bas d'un vallon, qu'arrosait dans son cours incertain un ruisseau limpide. Là, je fus surpris de trouver Alicie ; elle était avec mes sœurs. Je m'approchai de ce groupe charmant.

« Quelle heureuse rencontre, » leur dis-je! Eh quoi! renaissent-» ils, ces temps mithologiques? et » puis-je contempler les divinités » bocagères de ce lieu champêtre?

» Vous avez avec nous aujour-» d'hui, me dit la seconde de mes » sœurs, une galanterie qui vous » est peu ordinaire. Vous qui flat-» tez tout le monde, vous ne dites » jamais rien de pareil à vos sœurs.

» Je laisse à d'autres ce soin: » content de les admirer en silence, » je sais que mes compliments les » toucheraient peu. On desire ra-» rement les louanges d'un frère.

» Fort bien, Léon, continuez à » nous apprendre ce que nous sa-» vions déjà, que votre propos n'est » que pour Alicie.

» Je ne vous cacherai point que » cette belle personne, dont j'ad- » mire les charmes....

» Cessez, me dit-elle, des com- » pliments que je ne veux point en- » tendre, et que je ne mérite point. » Ils sont toujours suspects dans vos » yeux; ils le sont surtout quand » ils sortent de votre bouche.

» Que je suis malheureux! lui » répondis-je, de vous inspirer » cette défiance.

» Non, répondit Gertrude, l'aî- » née de mes sœurs, vous n'êtes » point à plaindre. Il est temps que » vous soyiez puni; vous, l'amant » de toutes les belles, comment » pourrait-on croire à votre sincé- » rité ?

» Il est bien peu généreux, Ger-

» trude, de chercher à m'accabler
» dans l'instant où, si vos yeux
» étaient pénétrants, ils pourraient
» s'appercevoir du changement de
» mon caractère.

» Oui, vraiment, me dit la jolie
» Marie, j'ai été bien surprise de
» votre romance ; toute édifiée
» d'un genre pour lequel vous étiez
» peu fait, j'ai promené mes re-
» gards autour de moi afin de voir
» quelle damoiselle devait s'attri-
» buer les honneurs d'une telle
» métamorphose ; mais, malgré la
» bonne opinion que chacune avait
» de son propre mérite, nulle ne
» s'en enorgueillissait.

» Ah! ma bonne sœur, la seule
» qui doit s'attribuer mon change-

» ment, est la seule peut-être qui » ne s'en est point apperçue.

» Et quelle est votre intention, » Léon, me dit Gertrude, voulez-» vous aimer d'amour sincère?

» Oui, pour toujours, j'abjure » un caractère qui ne m'a point » donné le bonheur; l'amour vrai, » ses douces sensations, même ses » peines, tout me rend plus heu-» reux.

» Nous parlions, et la seule Alicie ne se mêlait point à notre conversation. Ses doigts effeuillaient un bouquet de roses et de lilas qu'elle venait de cueillir. On eût dit qu'elle était étrangère à nos discours; mais elle les écoutait avec avidité, et elle aimait à croire que je changegerais. Nous revînmes au château.

Là, je pus à mon aise exprimer à Alicie l'amour qu'elle m'inspirait. Elle feignit de me soupçonner de tromperie.

« Non, belle Alicie, lui dis-je, » je ne vous trompe point ; ma » flamme est pure comme le cœur » de celle qui l'inspire.

» Léon, me dit-elle, à la sé- » duction votre âme accoutumée, » n'est point connue par sa sincé- » cérité : eh! qui m'a dit que la » passion dont vous me parlez ne » cache point quelque piége tendu » à ma bonne foi! Jugez-vous vous- » même. Le nombre de vos con- » quêtes parle contre vous : je ne » veux point en augmenter la liste. » Laissez dans son indifférence un

» cœur que vous ne devriez point
» chercher à enflammer.

» Que je suis puni, lui dis-je, de
» mon inconstance ; elle vous donne
» des armes contre moi ; je ne
» pourrai vous convaincre que par
» une conduite qui ne puisse point
» donner de prise à la méchanceté
» ou à l'innocence alarmée.

» Eh bien! me répondit Alicie,
» avec douceur et d'un air riant,
» attendons que le temps vous
» venge ; alors nous pourrons par-
» ler d'amour. » Elle dit, et s'é-
chappe, malgré mes efforts pour la retenir.

» Fidèle à la promesse que je lui avais faite, je cessai de fréquenter les jeunes beautés, dont si longtemps j'avais tour-à-tour porté les

chaînes. Je fuyais la compagnie de mes amis, mes journées s'écoulaient à chanter l'amour constant et vertueux. On parla beaucoup de mon changement. Je fus exposé à la raillerie, à la maligne curiosité. On cherchait à deviner le nom de celle à qui l'on devait attribuer cette réforme; mais, amant délicat, je voilai du mystère un amour qui faisait mon bonheur. Mes sœurs, de qui j'étais tendrement chéri, s'empressaient d'être auprès d'Alicie les interprêtes de ma tendresse; elle les écoutait avec plaisir; souvent elle se plaisait à me donner une riante espérance. Enfin, elle couronna mon amour; je fus assuré d'être aimé, je me livrai à cette douce certitude. Ainsi s'écoulèrent

les instants heureux de mon adolescence. Ils ne devaient point durer toujours! Autant le bonheur avait été grand, autant la peine devait peser sur mon existence.

» La mère d'Alicie pouvait encore se flatter de plaire. Les nombreux soupirants dont elle était environnée lui donnaient l'orgueil de croire qu'on ne pouvait lui résister, et que, sans effort, elle devait l'emporter sur sa fille. Je lui rendais des soins assidus qui flattaient son amour-propre. Ma jeunesse, ma naissante réputation, le nombre des beautés que j'avais vaincues, tout lui inspirait le desir de me fixer à son char. Les hommages dont je la comblais lui parurent les preuves

assurées de mon amour, lorsqu'elles n'étaient à mes yeux que des égards dûs à la mère de mon amante. Je m'apperçus bientôt de ses prétentions. Désespéré d'un contre-temps qui pouvait contrarier ma véritable tendresse, je me hâtai de lui parler des sentiments que m'inspirait sa fille. Elle crut d'abord que cette confidence n'était qu'un détour ingénieux pour l'entretenir à couvert de mon ardeur; mais, voyant que je persévérais dans ce que j'avais avancé, son dépit fut extrême. Elle essaya de me railler, de me faire rougir d'un attachement qui, selon elle, devait me perdre de réputation par sa bizarre singularité. Léon, amant fidèle d'un enfant de quinze ans, était à ses yeux un de ces phé-

nomènes honteux que l'on devait cacher avec soin.

» Voyant que j'étais au dessus de ses piquantes railleries, elle employa d'autres moyens, elle chercha à me brouiller avec sa fille; elle y réussit plusieurs fois : mais toujours je sus vaincre ses ruses, et Alicie, après m'avoir grondé, finissait par oublier les impressions fâcheuses que l'on élevait dans son cœur pour m'y perdre. Ce fut à cette époque que je retrouvai Archambaud. Nous avions été tous les deux pages du duc d'Angoulême (5); nous nous revîmes avec plaisir : bientôt nous fûmes inséparables. Je le présentai dans tous les châteaux voisins; je n'oubliai pas celui d'Alicie. Il ne put, ainsi que

moi, la voir sans l'aimer. Il découvrit avec peine notre mutuel attachement; mais il vit avec joie celui de Béatrix pour moi. Les méchants ne tardent point à s'entendre. Archambaud et Béatrix se devinèrent; ils se liguèrent ensemble, résolus à briser notre félicité. Alicie desirait ardemment de se soustraire au joug d'une mère capricieuse et emportée; elle voulait s'éloigner d'un lieu où tout blessait ses yeux délicats. Je brûlais de la posséder : nous nous étions entendus. J'étais libre dans mes actions; mon père n'était plus, et ma mère chérie ne se guidait que d'après mes conseils. Je résolus de conclure un hymen auquel je ne voyais point d'obstacle; les ayeux d'Alicie pouvaient s'éga-

ler aux miens. Sa fortune n'était point disproportionnée à sa naissance; je crus que, malgré la folle passion de Béatrix pour moi, elle ne trouverait point de prétexte pour me refuser sa fille. Je priai ma mère de faire elle-même la demande; elle y consentit. J'attendais son retour avec impatience. Il me semblait qu'elle tardait beaucoup. Je comptais les minutes. Mes sœurs riaient de mon état; elles ne pouvaient se persuader que ma mère me rapportât un refus. Enfin, je l'apperçus au bout de l'avenue; je me hâte de courir vers elle. Son air était froid, je fus ému. Elle me dit que son étonnement avait été grand lorsqu'après avoir appris à Béatrix le sujet de sa visite, celle-ci lui

avait répondu « qu'elle était au dé-
» sespoir que je me fusse expliqué
» si tard; car, dit-elle, je viens de
» refuser au sire de Montlaur la
» main d'Alicie, et maintenant je
» ne puis l'accorder à Léon. Ma
» fille est beaucoup trop jeune pour
» contracter un engagement aussi
» sérieux. Je ne doute point, a-t-
» elle ajouté, que Léon ne se con-
» sole sans grande peine; on sait
» qu'il est accoutumé à changer
» dans ses inclinations. » Ce dis-
cours, fidèlement rapporté, et dans lequel je reconnus la malignité de Béatrix, me mit en fureur. J'en voulais surtout à Archambaud, d'avoir prétendu à Alicie quand il ne pouvait ignorer que je l'aimais. Ma mère, piquée d'une réponse à la-

quelle elle ne s'était point attendue, me conseilla vivement de renoncer à cet hymen. Je résistai à ses conseils. Mes sœurs désespérées partageaient ma peine, qui fut redoublée par la lecture d'un billet que Béatrix me fit remettre. Elle se plaisait à m'y railler d'une manière cruelle, et terminait en me disant que, vu les circonstances, elle ne croyait point devoir me permettre l'entrée de son château. Cette défense fut pour moi un coup de foudre ; elle me privait même de la vue d'Alicie. Je me livrai à une colère violente. Je réfléchis néanmoins et modérai mes transports, ne voulant point communiquer à ma famille le contenu d'une lettre qui leur aurait commandé à leur tour

de cesser de voir mon amie. Je m'éloignai pour me remettre un peu, et sans m'en appercevoir, je tournai mes pas vers la demeure d'Alicie. J'en vis sortir Archambaud. Mon amour à son aspect se courrouça; je courus vers lui, et d'une voix émue par la fureur, je lui demandai quel nom il donnait à son amitié. Feignant d'être surpris d'une pareille question, il me demanda à son tour de m'expliquer plus clairement; car il avait, dit-il, de la peine à me comprendre.

« Quoi! lui dis-je alors, vous savez que j'aime Alicie, vous savez qu'elle répond à ma tendresse, » et c'est au moment où nos cœurs » s'entendent que vous cherchez à » l'obtenir de sa mère?

» Pardon, Léon, me dit-il en » riant; mais pour la première fois » de votre vie, vous avez été dis- » cret. Votre tendresse était voilée, » je ne l'ai point connue, et j'ai cru » pouvoir, sans vous offenser, pré- » tendre à la main de la charmante » fille de Béatrix. » L'air de fran- chise qu'Archambaud mit dans sa réponse me déconcerta; je me re- prochai d'avoir été trop prompt à le soupçonner. Craignant d'avoir offensé son amitié, je me pressai de l'engager à pardonner à un amant trop susceptible de s'alarmer. « Tout » est excusé, dit-il m'embrassant, » mon cher Léon; un refus m'a » puni de mon audace. Je viens » d'apprendre que vous n'avez pas » été plus heureux que moi. Dès

» que j'ai su que nous étions ri-
» vaux, j'ai voulu vous aller trou-
» ver pour vous dire que je me
» plaignais d'avoir été aussi en
» avant. Je serais inconsolable si
» l'amour apportait du refroidisse-
» ment dans notre amitié. » Ainsi le perfide me trompait. Il fut plus loin encore, il me proposa d'être mon défenseur auprès de Béatrix. Sa proposition excita ma confiance; je crus lui apprendre le vrai motif qui avait provoqué l'éloignement que Béatrix montrait maintenant pour moi.

CHAPITRE X.

» ALICIE me fit dire par ma sœur Marie, que malgré la volonté de sa mère elle ne cesserait point de m'aimer. Mon amour inquiet ne se contenta point de ces assurances ; il voulut plus : je sollicitai une entrevue qui ne me fut pas refusée. Je vis Alicie, je tombai à ses pieds, je fis parler mon amour et mes larmes : j'osai lui proposer un hymen secret ; cette proposition fut longtemps combattue ; je ne sais même si je l'aurais emporté, mais Béatrix, sans s'en douter, décida sa fille à devenir mon épouse. Conseillée par

Archambaud, elle prétendit vouloir amener Alicie à la cour de France, espérant que l'absence détruirait dans son jeune cœur les impressions de l'amour. Elle lui annonça qu'au bout de quinze jours elles s'acheminaient vers Paris, et que, selon toute apparence, ce voyage se prolongerait pendant quelques mois. Alicie ne put supporter l'idée d'une séparation dont elle ne pouvait fixer le terme, ni des nombreuses persécutions auxquelles elle serait en butte. Le moyen de les éviter était de devenir ma femme. Je fus transporté de joie lorsque sa belle bouche m'apprit cette charmante résolution. Je fis mes préparatifs en secret, n'osant point me confier à ma mère, qui ne m'aurait pas

approuvé. J'espérais obtenir son pardon, mais je craignais sa sévérité. Mes sœurs furent mes seules confidentes. L'absence d'Archambaud fut la cause que tout réussit au gré de mes vœux ; s'il avait été présent, je me serais cru coupable de ne point l'instruire de mon prochain bonheur et lui n'eût point manqué d'y donner des obstacles. La cérémonie devait se faire dans la chapelle de mon château. Le matin du jour où elle eut lieu, je reçus un second billet de Béatrix, qui me priait de passer chez elle le lendemain. Cet écrit ne changea rien à mes intentions : à l'entrée de la nuit Alicie sortit de sa demeure sous la conduite du vieil hermite qui lui servait de père; on avait pris pour prétexte,

afin de colorer cette sortie auprès de Béatrix, qu'Alicie avant son départ voulait aller faire ses prières à la Vierge dans une chapelle éloignée qui lui était dédiée. Non loin des murs du parc j'attendais mon amante ; je jetai sur ses épaules un large manteau qui la déguisait et la plaçant en croupe derrière moi, sur mon coursier, nous avançâmes rapidement : nos châteaux n'étaient point éloignés ; nous eûmes bientôt franchi l'intervalle qui les séparaient. Alicie fut reçue par mes sœurs ; elle se jeta dans leurs bras. S'étant un moment reposée, on nous conduisit à l'autel. Le vénérable hermite bénit notre union, et pria le seigneur de la rendre heureuse ; le ciel fut sourd aux prières de

l'homme vertueux ! Immédiatement après la cérémonie je ramenai mon épouse chez elle ; je me préparai à annoncer le lendemain notre mariage à sa mère : je quittai mon Alicie en prenant sur ses lèvres un chaste baiser, et je revins dans l'impatience de voir lever le jour suivant.

» Aussitôt que la bienséance put me permetre de paraître chez Béatrix, je me pressai de m'y rendre. En arrivant je cherchais de l'œil ma jeune femme ; elle était assise, et brodait une écharpe que sans doute elle me destinait. Ma vue la troubla ; elle imagina que je venais tout apprendre à sa mère ; elle se leva, et sortit du salon vivement agitée. Béatrix m'avait reçu avec une affabilité qui me charmait ; je crus que la

raison avait enfin parlé dans son âme; je fus cruellement détrompé.

« Vous m'accusez, Léon, dit-elle, » de tyrannie et de caprice? Votre » amour n'a pu voir sans indigna- » tionque je lui eusse refusé la main » de ma fille ; long-temps j'ai pré- » tendu colorer mon refus de ma » seule volonté ; mais au moment » de partir et de vous l'arracher » pour toujours, j'ai voulu me jus- » tifier à vos yeux.

» Que pourriez-vous me dire, » Madame, qui puisse dignement » excuser un refus, que mon res- » pect pour vous me contraint à ne » taxer que de bizarrerie?

» Le motif qui m'a guidée vous » ferait frémir.

» Hâtez-vous donc, Madame, de

» me l'apprendre; vous ne vous
» doutez pas combien je desire une
» explication que vous ne pouvez
» plus retarder.

» Il m'est pénible de vous la
» donner.

» Elle est nécessaire à mon bon-
» heur : quelle doit être importante
» puisqu'elle a pu vous engager à
» séparer deux cœurs qui brûlent
» d'une flamme que rien ne saurait
» éteindre !

» Il faut l'oublier.

» Que me demandez-vous ?
» pourquoi vous opposer à mon
» bonheur ?

» Léon, voulez-vous que j'ap-
» prouve un inceste?

» O ciel ! Madame, que venez-
» vous de dire ! hâtez-vous de

» vous expliquer ; vous ne savez
» point combien ma position est
» horrible !

» Le voilà révélé, me dit-elle avec
» douleur, ce fatal secret, qui sans
» votre amour serait descendu avec
» moi dans la tombe. Pour me jus-
» tifier, il faut que j'accuse votre
» père ; écoutez, Léon, attentive-
» ment le récit que je vais vous faire.

» J'étais jeune et sans expérience
» votre père était beau et séduisant;
» peu fidèle aux lois de l'hymen
» il cherchait toujours de nouvelles
» conquêtes. Il me vit ; mes faibles
» attraits lui plurent ; il essaya de
» me séduire ; j'avais à peine l'âge
» de ma fille ; j'étais seule, sans
» parents, sans amis, qui pussent
» m'éclairer sur le précipice dans

» lequel j'allais m'ensevelir. Votre
» père me parlait un langage si
» doux, que je m'oubliai à l'en-
» tendre. Sur ces entrefaites on
» voulut me marier: toute entière à
» mon coupable amour, long-temps
» je résistai aux efforts que l'on fit
» pour obtenir mon consentement.
» Mais votre père, qui voulait
» cacher ses projets aux yeux du
» public, se joignit à ceux qui me
» proposaient un époux. Oserai-je
» vous le dire? je jurai d'être à un
» mortel, lorsque je portais dans
» mon sein le fruit odieux de la
» plus criminelle faiblesse; le reste
» est inutile; mes refus sont expli-
» qués; frère d'Alicie, pouvez-vous
» prétendre à un autre titre?

» Cette affreuse confidence me

» terrifia : Madame, m'écriai-je, au
» nom du ciel, jurez-moi que vous
» ne m'en imposez point.

» Ce que je vous ai confié, est
» trop surprenant pour que je
» puisse me plaindre de votre mé-
» fiance. Tenez, me dit-elle ; voilà
» des écrits qui porteront la convic-
» tion dans votre cœur. »

Je les pris d'une main tremblante, et je les parcourus avec horreur. C'étaient des lettres de mon père ; après les avoir lues, le doute s'enfuit loin de moi : oh ! comme ma posision me parut épouvantable ! Quel crime allai-je commettre! et cependant j'étais l'époux d'Alicie, et elle était ma sœur. J'avais sollicité et obtenu des caresses dont le souvenir portaient le désespoir dans mon

âme ; je me détestais, je m'accusais le ciel, je maudissais l'amour, je maudissais jusqu'à la pure et innocente Alicie; mais sa coupable mère, avec quel dégoût je l'envisageais ! tandis qu'elle, tranquillement assise, n'avait point sur son front la rougeur du remords : je devinai à son air calme, que le plaisir de voir ma douleur, était le seul sentiment dont elle fût animée.

» Madame, lui dis-je, sans la regarder; je connais maintenant mon » devoir. Mais il faut que je parle » à Alicie.

» Je ne m'y opposerai point, me » dit-elle froidement; je me con- » fie à votre prudence. » Elle fit appeler sa fille, qui entra toute tremblante : croyant que sa mère

était instruite de sa démarche hasardée, elle n'osait lever les yeux.

» Ma fille, lui dit avec douceur » cette mère abominable ; Léon » veut vous parler ; je lui ai fait » connaître mes volontés ; c'est à » lui à vous les apprendre.

» En achevant ces mots, elle sortit.

» O toi que j'aime, me dit Alicie » en s'approchant de moi ! que » pouvons-nous espérer ? ma mère » approuve-t-elle notre hymen ?

» Tais-toi, lui dis-je avec fureur » et les yeux étincelants, que parles-» tu d'hymen ? sais-tu que ce mot » désormais appèle la foudre sur » nos têtes ?

» Cher Léon, me dit-elle avec » tendresse, quel transport t'égare !

» peux-tu maudire un lien qui doit
» faire notre bonheur ?

» Notre bonheur, Alicie ! il n'en
» est plus pour nous.

» Que veux-tu dire ?

» Tremble de me faire expliquer.

» Léon, te serai-je devenue
» odieuse ?

» Ah ! plût au ciel qu'il ne fût
» jamais né, cet amour !

» Léon cesse à ton tour de parler;
» tu me donnes la mort, en te plai-
» gnant de m'aimer.

» Je dois la faire descendre dans
» ton sein ; écoute-moi, Alicie :

» Non, je ne veux rien savoir qui
» me prouve ton inconstance : que
» ne me laisssais-tu mon erreur ? je
» t'aime, je t'adore, et malgré ton

» indifférence, j'idolâtre encore
» mon époux.

» Ton époux, Alicie, ton infor-
» tuné époux!

» Eh bien? — Il est ton frère!

» Toi, Léon, mon frère! »

Elle dit, et succombe à l'excès de son désespoir. Je me précipite sur elle, j'oublie notre naissance commune; je ne vois qu'Alicie mourante; je la couvre de mes larmes, et je m'empresse de la rendre à la vie. Ses membres étaient roidis, son visage était décoloré; elle était belle encore... et elle était ma sœur !!! mes soins parviènent à la tirer de son profond évanouissement; elle revient à elle, et soudain repousse avec horreur les bras qui l'entourent. Elle se lève, veut me

fuir ; mais trop faible, elle retombe dans le siége sur lequel je l'avais placée : à genoux devant elle, arrosant le pavé de mes pleurs, je demeurais immobile, demandant à la mort d'éteindre un amour qui sans elle, je le voyais avec effroi, ne s'arracherait jamais de mon cœur.

« Léon, me dit la désolée Alicie;
» ô mon ami ! qu'avons nous fait?

» Chère amie, lui dis-je cherchant
» à lui donner un courage qui me
» fuyait, nous ne sommes coupables
» que par ignorance.

» Comment as-tu su ce funeste
» secret ? Je ne pus le lui taire, mais en la convaincant de notre infortune, je glissai sur des détails qui devaient être inconnus à sa pudeur.

» Dès que j'eus terminé mon déplorable récit, elle me fit signe de m'éloigner; je sentis que ma vue parlait encore trop fortement à son âme; je lui obéis en gémissant, presque assuré de l'avoir vue pour la dernière fois : avant de sortir je lui dis : « Je pars, je vais en d'autres » climats traîner une existence qui » me devient odieuse. Perdons vous » et moi, le souvenir du passé; dès » le moment où nous nous sommes » connus, nos nœuds sacrilèges ont » été brisés. Adieu, Alicie, plaignez » Léon, et detestons un coupable » amour. » Je fis un effort et me retirai précipitamment. Je ne voulus point revoir Béatrix, mais je n'osais non plus revoir mes sœurs. Voulant leur déguiser mon désespoir, j'errai

toute la journée dans les bois qui environnaient notre château.

« Malheureux, me disais-je ! il » est donc détruit pour jamais, ce » rêve de bonheur que tu te plus » à former ? Alicie ! mon Alicie !..... » Nom odieux ! ! Ma sœur ! Nom » plus cruel encore ! » Mes pas errants, tantôt lents, tantôt précipités, peignaient ma douloureuse situation. Mon œil atterré exprimait les angoisses de mon cœur. Là, seul dans le silence de la nature, j'osais m'avouer une passion qu'il n'était point en ma puissance d'oublier. Je m'occupais d'elle avec délices ; je me rappelais les plaisirs que je m'étais promis ; j'enfonçais dans mon âme les serpents du désespoir. Bientôt, rougissant en moi-

même de ma criminelle faiblesse, je me faisais le serment de haïr Alicie, et j'avais besoin de toute ma force pour ne point courir me jeter à ses pieds. Le hasard me conduisit vers la chapelle où, à la face de l'Être éternel, nous nous étions unis. J'y entrai. Je fus m'asseoir à la place que j'avais occupée alors; je crus voir du fond du sanctuaire un ange vengeur qui m'apparaissait, pour me chasser d'un lieu que profanait ma présence. Égaré par mon délire; « Frappe, lui dis-je, esprit céleste; » éteins dans mon sang un feu im- » pur qui le dévore; finis d'un seul » coup les tourments d'un infortuné » séparé de son épouse..... de son » épouse!! Mot affreux, pourquoi » erres-tu sur mes lèvres? » Je posai

ma tête sur la balustrade de fer auprès de laquelle j'étais assis, et, après quelques instants d'un entier abandon, je voulus prier le Dieu qui me punissait: en priant je me sentais plus tranquille. Je reconnaissais la présence de la divinité. Le soir commençait à ternir la pourpre et l'azur des célestes voûtes; la chapelle, peu éclairée, était déjà à moitié plongée dans l'ombre; autour de moi tout était calme, ainsi qu'il convient dans un temple où régne la majesté de Dieu. Cette paix ne descendait point dans mon cœur, mais je sentais mon âme plus tranquille. Je me crus assez fort pour rentrer dans le château.

» Mon aspect effraya ma famille; on s'empressa de me demander la

cause de la douleur répandue sur toute ma personne. Je m'obstinai à la taire ; elle était trop affreuse. J'annonçai mon départ pour le lendemain. Il est difficile de se faire une idée de la surprise de mes tendres sœurs ; elles se perdaient dans de vaines conjectures, mais le ciel refusait à leur âme pure la connaissance de l'horrible vérité. Je passai une nuit cruelle ; mon sommeil fut plus affreux que mon insomnie. Il me retraçait des instants heureux, quand, pour appaiser un peu ma douleur, j'aurais voulu que tout autour de moi se revêtît des sombres voiles du désespoir. La joie est odieuse à celui qui souffre ; l'aspect du malheur soulage le sien. O vous, dont le cœur sensible veut distraire

l'infortuné de ses maux, pleurez avec lui! plaignez-vous vous-même et ne le consolez pas! Je ne voulus point prendre congé de ma mère ni de mes sœurs; je craignais, dans ce pénible adieu, de ne pouvoir être maître de moi, et je partis dès l'aurore pour aller chercher de nouveaux malheurs, mais qui au moins n'outrageraient point la vertu.

» Je me dirigeai vers le château d'Archambaud. J'espérai trouver quelque soulagement dans son amitié. Le monstre, que je le connaissais mal! ma vue le fit tressaillir; mais, rejetant ce mouvement sur la surprise, il vient à moi les bras ouverts, et me comble de perfides caresses. Je fus sur le point de lui tout avouer; le secret errait sur mes

lèvres. Un sentiment que je définissais à peine m'arréta. Archambaud avait été mon rival, et quoique je fusse le frère d'Alicie, je ne pouvais soutenir l'idée qu'elle pourrait lui appartenir. Quand j'étais malheureux, je ne voulais point que ma souffrance fît le bonheur d'un autre. Pendant toute la journée je parlai peu ; Archambaud, de son côté, garda le silence ; son visage était soucieux, et d'atroces pensées animaient ses regards. Je ne le soupçonnai point ; je le croyais mon ami. Il me demanda par quelle raison j'avais quitté mon château. Je lui répondis que des affaires importantes et imprévues me conduisaient au fond de l'Espagne, que j'espérais cependant être bientôt de retour.

Voulant partir le lendemain au point du jour, je le priai de me laisser retirer. Il m'accompagna dans ma chambre ; en me quittant, il me souhaita un bon sommeil et un réveil heureux. A ce dernier mot il sourit. Resté seul, je ne pensais point que ma douleur récente me permît de goûter un instant de repos, lorsque je sentis dans tout mon être un engourdissement total, auquel succéda un anéantissement que je pris pour un besoin impérieux de la nature qui cherchait à réparer ses forces affaiblies.

» Je me réveillai, et crus, en jetant les yeux autour de moi, que je dormais encore. Le spectacle qui me frappa était bien propre à me faire croire que j'étais la victime

d'une cruelle illusion. O toi, qui me lis, et qui peux considérer la prison où tu te trouves ! que diras-tu, si du sein de la grandeur, si des bras de l'amitié qui m'avaient entouré la veille, tu te trouvais à ton réveil plongé dans un souterrain, couché sur de misérables lambeaux, et pour toute clarté celle d'une lampe qui ne pouvait même percer l'épaisseur des ténèbres qui m'environnaient ? Je ne pouvais fixer mes idées ; je me perdais dans de vagues conjectures, lorsque j'apperçus à terre des tablettes richement décorées ; je les saisis avec précipitation ; elles portaient les armes de Béatrix ; je les ouvre, et je lis le tissu le plus épouvantable de tout ce que peut inventer la malice humaine. C'était

une lettre de Béatrix à Archambaud, écrite de la veille. Elle lui apprenait la réussite de leur complot infernal. « Léon, lui disait cette femme, la » honte de son sexe, le vertueux » Léon, plus pieux qu'adroit, a » donné sans soupçon dans le piége » que nous avons tendu à sa cré- » dulité. Son œil n'a point reconnu » la fausseté de l'écriture supposée » que je lui ai dit être de son père. » Il se croit le frère d'Alicie, et » maintenant il se maudit, car je » doute qu'il puisse oublier son » amour pour ma fille. Alicie pleure, » elle prie le ciel; hâtez-vous, cher » Archambaud, d'accourir pour la » consoler. Je viens d'apprendre » que Léon est parti; je l'aban- » donne maintenant à votre ven-

» geance ; la mienne est satisfaite. »

» J'achève, et soudain les tablettes sont brisées en mille pièces. Je rugis de fureur et de désespoir. Je me heurte contre le rocher ; je mords la poussière. Pendant deux jours ma raison fut perdue. Si près du bonheur, et se le voir ravir ainsi ! Perdre Alicie ! perdre un ami, et être condamné à traîner peut-être une longue existence dans les fers et dans les prisons ! Mon cœur, gonflé de douleur, me faisait appeler la mort, et je n'osais encore me la donner. Un faible rayon d'espoir luisait pour moi; j'espérais, et je ne savais sur quoi je fondais cette espérance. Pour me distraire j'ai voulu écrire l'histoire de mes malheurs. Voilà long-temps que je

suis enfermé dans ces lieux ; je n'ai rien qui puisse me marquer la division des jours ; mais il doit s'en être écoulé beaucoup depuis qu'avec quelques morceaux de fer arrachés à mon lit je grave mes peines sur ce rocher. Je sens que je ne reverrai plus le ciel. Archambaud a trop d'intérêt à m'empêcher de reparaître sur la scène du monde.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

» Voici les dernières lignes que je tracerai !.... La mort est dans mon sein, et je devais m'attendre qu'elle serait affreuse !..... Celui qui est chargé du soin de me porter ma nourriture ne me voyait jamais ; il me faisait passer les grossiers ali-

ments par une ouverture pratiquée dans la porte. Il vient de l'ouvrir ; j'ai reconnu Archambaud. A son aspect mille sentiments se croisent dans mon âme. Je veux m'élancer sur lui, je veux éviter sa vue, je veux parler, et l'horreur qu'il me donne fait même expirer le reproche dans ma bouche. Pour lui, il s'arrête, me contemple un instant, et me dit : « Léon, triomphe dans ton » malheur ; Alicie m'est enlevée, » et j'ai perdu le fruit de mon crime. » Après ton départ, elle demanda » à sa mère de lui permettre de se » retirer dans un couvent voisin ; » sa mère y a consenti. Là, cette » fille céleste, formant la résolu- » tion de renoncer au monde, vou- » lut ne vivre que pour Dieu ; elle

» augurait mal de ses forces ; elle » croyait pouvoir t'oublier, elle ne » le put. Déchirée par sa douleur, » elle est morte hier en prononçant » ton nom chéri.

» Elle est morte, me suis-je écrié ! » O mon Alicie, bientôt j'irai te re- » joindre dans un séjour dont les » méchants ne peuvent troubler la » tranquillité.

» Léon, poursuivit Archambaud, » la liberté ne peut t'être rendue ; » la conservation de mon honneur » te condamne à vivre sous ces » voûtes ; adieu, résigne-toi à ton » sort..... » Il s'éloigna..... Maintenant rien ne me retient plus sur la terre ; je meurs..... O vous qui me lirez, plaignez Léon, et, s'il

vous est possible, rejoignez ses restes à ceux de son Alicie.

» L'infortuné jeune homme avait cessé d'écrire, et ses ossements annonçaient sa mort, mais n'en apprenaient point le genre. « Ah! s'é-» cria Lautrec, le même destin » m'est-il réservé? Dois-je périr » ici? O Clémence! que je suis » malheureux, si je ne dois plus te » revoir! Et toi, Léon, oui je te » jure que ta mort sera vengée si » je revois la lumière du jour souil-» lée par l'exécrable Archambaud.

» Lautrec cependant voulut sortir d'un lieu qui ne lui inspirait que d'horribles pensées; il revint dans son cachot. Comme il allait y rentrer, il apperçut, à côté de la porte de pierre, un escalier qui n'avait

point frappé ses regards lorsqu'il était entré dans le souterrain. Il se préparait à le monter, lorsqu'il entendit un bruit de verroux. Il ferma à la hâte la porte secrète, et s'assit pour attendre ceux qui venaient le visiter. Quatre soldats entrèrent l'épée à la main ; il crut que sa dernière heure était venue, mais on lui ordonne de se lever et de suivre. Ils arrivèrent sur le rempart. Là, Alphonse vit la plaine couverte des bataillons amis, et bientôt il distingue et son père et Laurentio. Il leur tend les bras ; ceux-ci répondent à ses transports, quand un héraut d'armes crie au marquis de Lautrec que s'il ne commande point à ses troupes de se retirer, dans deux heures il verra tomber la tête

de son fils. « O mon père, dit Al-
» phonse, que cette crainte ne vous
» retiène point ; que je périsse,
» mais délivrez Clémence et ven-
» gez-nous d'Archambaud. » Le marquis, Laurentio frémissaient ; ils redoutaient l'effet des menaces de Montlaur ; ils tremblaient de laisser Alphonse en son pouvoir. Sur ces entrefaites, on ramène Lautrec dans sa prison, et son père, vaincu par la crainte, se retire avec Varicléry, qui se promet de tout tenter pour opérer la délivrance de son ami et de la belle Clémence.

» Les soldats leur obéirent en murmurant ; tous aimaient Lautrec ; tous voulaient punir le scélérat dont il était la victime. Il fut résolu que l'on n'attaquerait point le château,

mais on ne s'en éloigna pas ; on plaça tout à l'entour des gardes pour empêcher la fuite d'Archambaud, s'il voulait la tenter.

Dès qu'Alphonse eut été laissé seul, il reprit sa lampe et il courut vers l'escalier, qui nécessairement devait conduire dans l'intérieur de cette demeure. Il le monta. Au haut il vit un couloir fort étroit qu'il suivit jusqu'au bout. Là, une porte en coulisse lui barra le passage ; il essaie de la faire glisser ; elle cède sans bruit à ses efforts. Il entre dans une vaste chambre. Dans un coin était un prie-dieu sur lequel était placée une femme ; elle se retourne au bruit des pas de Lautrec ; elle pousse un cri, il s'élance ; peine, danger, tout est oublié ; il est dans

les bras de Clémence ! Long-temps ils goûtaient le bonheur d'être ensemble, sans songer à l'avenir. Enfin, la fille d'Isaure, suspendant ses transports, demande à Lautrec par quel secret il a pu parvenir jusqu'à elle. Il lui apprit ses découvertes, mais il lui cacha la tragique histoire de Léon.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

NOTES.

(1) Le pêcher nous vient de la Perse. Quand il parut pour la première fois dans nos contrées, on prétendit qu'il renfermait dans sa chair des qualités vénéneuses, mais qui étaient corrigées par sa peau, formant un contrepoison; de-là le vieux proverbe :

Pèle la poire à ton ami,
Et la pêche à ton ennemi.

(2) Le prunier, originaire de la Dalmatie et de la Syrie, a été apporté en Europe par les conquérants de la Palestine.

(3) On appelait ainsi autrefois l'épreuve qui se faisait par l'eau bouillante, et autres semblables, comme de marcher les pieds nus sur un fer rouge, de traverser un brasier ardent, etc. etc. Cet usage fut aboli sous Charlemagne.

On donnait aussi le même nom à l'épreuve qui se faisait par le duel. Cette manière de terminer les querelles ou les procès, et qui portait le nom de *Jugement de Dieu*, vient de ce qu'on était alors persuadé que le bon ou mauvais succès qu'on avait dans ces sortes d'épreuves était un jugement de Dieu qui se déclarait toujours pour l'innocent. Henri II abolit entièrement cette coutume.

(4) La description de cette grotte est prise pour la première partie d'un souterrain taillé par la main des hommes dans le tuf, vraisemblablement du temps des Croisades, et qui existe encore dans la commune de Flourens, département de la Haute-Garonne.

(5) François Ier porta, avant de monter sur le trône, le titre de duc d'Angoulême.

FIN DES NOTES.

549142